



PLUTARQUE

*Pourquoi
les oracles
ont cessé*





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Plutarque

Pourquoi les oracles ont cessé

PRÉCÉDÉ DE

Pourquoi la pythie
ne rend plus ses
oracles en vers



© Arbre d'Or, Cortaillod (NE), Suisse, mars 2005
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

POURQUOI LA PYTHIE NE REND PLUS SES
ORACLES EN VERS

NOTICE

Ceux qui, dans l'origine, venaient consulter les oracles, étaient le plus souvent des rois ou des tyrans des républiques que des intérêts puissants armaient les uns contre les autres, et dont il fallait ménager les haines et les rivalités. En leur parlant, trop clairement, Apollon eût irrité leur jalousie et, compromis en pure perte la sûreté de ses ministres. Le langage poétique favorisait l'obscurité dont ils avaient besoin pour ménager ses rivaux puissants, en leur désignant l'avenir d'une manière assez équivoque pour qu'ils pussent reconnaître la prédiction dans l'événement, sans avoir droit de taxer l'oracle de fausseté. Dans la suite, lorsque la paix presque générale dont jouissait l'univers eut mis fin à ces rivalités dangereuses et aux guerres sanglantes dont elles étaient l'occasion, que les questions qu'on faisait aux oracles eurent bien moins d'intérêt, et qu'on ne vint plus les interroger que sur des objets ordinaires, et, pour ainsi dire, domestiques, alors les réponses des prêtresses durent être proportionnées aux demandes des consultants, et le style le plus simple, le plus clair, fut le plus convenable aux circonstances. Quoi que l'objet de ce dialogue soit de rechercher pourquoi la pythie de Delphes ne prononçait plus ses oracles en vers, cette question n'occupe guère que la moitié de l'ouvrage : le reste est employé à des digressions amenées par la curiosité des étrangers, à qui les prêtres montraient les statues, les offrandes et les autres ornements du temple. Ces digressions, il est vrai, outre qu'elles sèment de la variété dans cet entretien, ont en soi de l'intérêt, et quelques unes même ne sont pas tout à fait étrangères au fond de la question. Pour rendre cette discussion plus piquante, Plutarque a mis en opposition un philosophe qui penche vers l'épicurisme, et qui, conformément aux principes de cette secte, parle assez légèrement des oracles avec un poète religieux, qui, plein de respect pour tout ce qui tient au culte public, les regarde comme les réponses de Dieu même, et comme les interprètes de sa volonté. Théon, sous le nom duquel Plutarque s'est déguisé, n'a pas moins de respect que Sérapion pour les oracles ; et c'est lui qui, traitant à fond la question proposée, cherche à justifier, par les meilleures raisons que les circonstances peuvent lui suggérer les changements qui s'étaient introduits dans la manière de rendre les oracles.

BASILOCLÈS, PHILINUS¹

BASILOCLÈS

Vous avez employé bien du temps, mon cher Philinus, à faire voir les offrandes du temple à cet étranger. Voici la nuit ; je me lassais à vous attendre.

PHILINUS

Il est vrai, Basiloclès, que la conversation ralentissait notre marche. Elle était fort animée, et les sujets se succédaient si rapidement qu'ils naissaient à chaque instant sous nos pas, comme les soldats sortis des dents du dragon.

BASILOCLÈS

Faut-il que nous engagions quelqu'un de ceux qui ont été témoins de votre entretien à nous faire part de tout ce qui s'y est dit ? Où voulez-vous nous rendre ce service ?

PHILINUS

Cela me regarde, mon cher Basiloclès, il ne vous serait pas facile de trouver dans la ville un de ceux avec qui je m'entretenais. Je les ai vus presque tous retourner ensemble à Corycie et à Lycuria², avec cet étranger qui, naturellement, est fort curieux, très avide de savoir et de s'instruire. Ces dispositions ne sont pas celles qu'on doit le plus estimer en lui. Il est encore doué d'un caractère doux et agréable ; il propose ses doutes, et combat avec beaucoup d'esprit les objections

¹ De ces deux premiers interlocuteurs, Basiloclès ne m'est point connu. Philinus était un philosophe pythagoricien, ami de Plutarque, qui parle de lui dans ses *Propos de table*.

² *Corycie* était un antre de la Phocide, au pied du mont Parnasse, dans lequel il y avait plusieurs sources d'eau vive. On supposait cet antre habité par des nymphes qu'on appelait *Corycies*. *Lycurie*, ou Lycorie, était une ville ou un bourg situé à quelques distance de l'antre d'où Apollon rendait ses oracles. Son nom pouvait venir de Lycorus, fils d'Apollon et de la nymphe Corycie, ou de ce qu'au temps du déluge de Deucalion, les habitants du mont Parnasse, ayant été avertis de l'arrivée des eaux par une troupe de loups qui les guidèrent sur les montagnes, ceux qui avaient échappé au déluge crurent devoir quelque reconnaissance aux loups, et donnèrent à la ville qui fût bâtie, le nom de *Lycorie*.

qu'on lui fait, et ne sort jamais des bornes de la modération et de l'honnêteté ; de sorte qu'au premier abord on peut dire de lui :

Ô digne fils d'un père vertueux !

Vous connaissez sans doute Diogénianus³, qu'on peut bien appeler le meilleur des hommes ?

BASILOCLÈS

Je ne l'ai jamais vu, mon cher Philinus ; mais je connais bien des gens qui font le plus grand cas de son savoir et de son caractère, et qui m'ont parlé de ce jeune homme dans les mêmes termes que vous. Dites-moi donc quels furent les sujets et l'occasion de votre entretien.

PHILINUS

Les interprètes du temple nous montraient en détail tout ce qu'il y avait de curieux, sans avoir égard à la prière que nous leur avions faite d'abrégier leurs explications et de nous faire grâce de la plupart des inscriptions. La forme et le travail des statues firent peu d'impression sur ce jeune étranger, qui paraissait avoir vu tout ce qu'il y a de plus beau dans ce genre. Il fut frappé cependant d'une couleur d'airain, qui ne ressemblait ni à la rouille, ni à la crasse qui se forme sur ces métaux, mais à une teinture bleuâtre dont l'éclat était fort vif ; en sorte que les statues des capitaines de vaisseaux, par lesquelles nous avons commencé, représentaient au naturel la couleur d'une mer profonde. Il demanda si cette couleur était l'effet d'une mixtion que les anciens artistes eussent faite de l'airain avec quelque autre métal. « Car, ajouta-t-il, l'airain de Corinthe ne fut pas l'ouvrage de l'art ; il dut au hasard seul la beauté de sa couleur. Le feu ayant pris à une maison où il y avait de l'or, de l'argent, et une grande quantité d'airain, tous ces métaux, fondus ensemble, ne formèrent qu'une même masse qui conserva le nom d'airain, parce que ce dernier métal y dominait. »

Alors, Théon, prenant la parole : « Nous avons, dit-il, entendu donner à cet airain, une origine qui suppose plus d'adresse. On dit qu'un statuaire de Corinthe ayant trouvé une cassette pleine d'or, et craignant d'être découvert, il le cou-

³ Plusieurs écrivains grecs ont porté le nom de Diogénianus. Celui-ci était de Pergame, selon Plutarque, qui en a fait un des interlocuteurs du huitième livre de ses *Propos de table*. Fabricius parle de lui dans le tome III de sa *Bibliothèque grecque*.

pa par petites parties, et le mêla avec l'airain qu'il travaillait; que de ce mélange il résulta un métal d'une beauté et d'une couleur admirables, qui lui donnèrent beaucoup de prix. Mais ces deux faits sont, je crois, également controuvés. C'était vraisemblablement une simple mixtion pareille à celle qu'on fait aujourd'hui de l'or et de l'argent, et qui donne cette couleur pâle dont bien des gens font cas, et qui, à mon gré, est aussi fausse que désagréable.

« D'où croyez-vous donc, lui demanda Diogénianus, que vienne la couleur de cet airain? – Le voici, répondit Théon. Des quatre principes élémentaires qui composent et composeront à jamais les corps naturels, et qui sont le feu, l'air, la terre et l'eau, l'air étant le seul qui s'approche de l'airain et qui s'y applique, il est évident que c'est la présence continuelle de cet élément qui l'affecte de cette couleur particulière. Je savais cela avant même que Théognis fût né, comme dit un poète comique⁴. Peut-être désirez-vous savoir en vertu de quelle propriété naturelle le contact de l'air a pu donner à l'airain cette couleur? – Assurément, répliqua Diogénianus. – Et moi aussi, mon enfant, reprit Théon. Recherchons-le donc ici en commun.

« D'abord, si vous le voulez, examinons pourquoi, de tous les liquides, c'est l'huile qui fait paraître le plus de rouille sur ce métal. Ce n'est sûrement pas elle qui la produit, puisqu'elle est si claire et si pure quand on l'y applique. – Non, sans doute, dit le jeune étranger, et j'en imagine une autre cause. Comme l'huile est une substance pure, subtile et transparente, quand on la met sur l'airain, la rouille brille à travers, au lieu que les autres liquides, naturellement plus denses, l'empêchent de paraître. – Fort bien, mon ami, lui dit Théon. Mais voulez-vous savoir une autre raison qu'en donne Aristote? – Je le veux bien, répliqua Diogénianus. – Ce philosophe prétend que les autres liquides, appliqués sur la rouille, la détachent peu à peu et la dissipent, parce qu'ils ont des parties inégales et plus rares; au lieu que l'huile, par sa densité, l'épaissit et la fixe. Si nous pouvions supposer ici quelque chose de semblable, nous ne manquerions pas de solution à la difficulté. »

Nous lui permîmes de faire telle supposition qu'il voudrait, et d'après cette déclaration, il dit: « L'air de Delphes est dense. Les montagnes voisines de cette ville par la résistance qu'elles lui opposent, en rendent la réflexion très forte, et sa vivacité est telle qu'elle opère une digestion facile. Il pénètre l'airain par sa subti-

⁴ Ce proverbe est cité aussi dans le traité de Plutarque, qui a pour titre: *Qu'un philosophe doit converser avec les Princes*. C'était, suivant la conjecture d'Erasme, un vers iambique qu'on employait pour signifier une chose commune et froide, et qui était une critique de Théognis, poète tragique très froid.

lité, et il détache toutes les parties grossières et terreuses. Sa densité les retient et les comprime, et elles acquièrent par le temps et par leur abondance une couleur brillante.» Cette explication fut généralement approuvée; mais le jeune étranger dit qu'il fallait donner une autre cause à cet effet. «La densité de l'air dont on a déjà parlé, ajouta-t-il, ne peut pas se concilier avec sa légèreté et sa subtilité, et il n'est pas nécessaire de supposer ces dernières qualités. Le temps fait sortir naturellement de l'airain cette rouille qu'on y voit, et à laquelle un air dense donne de la consistance. — Mais, mon ami, reprit Théon, qui empêche que le même air soit dense et rare, ainsi que les étoffes de soie et de lin dont Homère a dit :

L'huile ne perce point à travers leur tissu

Il montre par là que la finesse de leur tissu ne donnait point de passage à l'huile, et que la trame en était si serrée, que ce liquide s'écoulait par-dessus. Or, ce n'est pas seulement pour expliquer comment l'air fait sortir la rouille de l'airain qu'on peut avoir recours à sa ténuité, mais encore pour prouver que cette qualité de l'air rend plus agréable la couleur de ce métal, par l'éclat et la vivacité qu'elle donne au bleu qui en fait le fond.

Cette discussion finit là, et les ministres du temple continuèrent à nous expliquer les oracles. On en lut un en vers qui regardait, si je ne me trompe, le règne d'Egon l'Argien⁵. Sur cela Diogénianus dit qu'il avait été toujours fort étonné que les vers des oracles fussent si mauvais; tandis qu'ils étaient inspirés par Apollon, et que ce dieu est le chef des Muses, qu'il préside à la poésie et à l'éloquence, aussi bien qu'au chant et à l'harmonie, et qu'il est bien supérieur, pour la beauté de l'expression, à Hésiode et à Homère. D'où vient donc que ses oracles manquent presque tous d'élégance et de mesure?

Le poète Sérapiion, venu depuis peu d'Athènes à Delphes, était de cet entretien. «Eh quoi! dit-il, nous croirons que ces vers sont d'Apollon, et nous les jugerons bien au-dessous de ceux d'Homère et d'Hésiode? Pourquoi plutôt ne pas reconnaître qu'ils sont bien faits, et réformer les jugements que nos préjugés et nos mauvaises habitudes nous en font porter?»

⁵ Plutarque, dans le second discours sur la fortune ou la vertu d'Alexandre, a raconté que la race des Héraclides, parmi lesquels on était obligé de prendre les rois d'Argos, étant éteinte, on alla consulter l'oracle, qui répondit qu'un aigle indiquerait aux Argiens celui qui devait régner sur eux. Peu de jours après, un aigle qui planait dans les airs vint s'abattre sur la maison d'Egon, qui fut sur le champ déclaré roi.

Le géomètre Boéthus⁶, qui, comme vous savez, pensait dès lors à quitter son parti pour embrasser celui d'Épicure, prit la parole et lui dit : « Savez-vous ce que fit le peintre Pauson⁷. – Non, répondit Sérapion. – Le voici, ajouta Boéthus ; le trait mérite d'être connu. Ce peintre s'était obligé de peindre un cheval se roulant sur la terre ; il le peignit courant. Celui avec qui il avait fait le marché fut très piqué de ce que le peintre n'avait pas rempli ses engagements. Pauson, en riant, tourna le tableau de sorte que le cheval était renversé et n'avait plus l'air de courir, mais de se rouler. Ceci, suivant Bion, pourrait convenir à bien des discours qu'on retournerait. Il y en a qui disent des vers des oracles, non qu'ils soient bien faits, puisque Apollon en est l'auteur, mais qu'ils ne sont pas de ce dieu, puisqu'ils sont mal faits. Cependant, cela n'est pas certain ; mais il l'est du moins, et vous en convenez, Sérapion, que ces vers ne sont pas travaillés. Ceux que vous faites sur des sujets graves et philosophiques ont plutôt la grâce, l'élégance, le nombre et la beauté de ceux d'Homère que la tournure des vers de la Pythie.

« – Nos yeux et nos oreilles ne sont pas sains, reprit Sérapion ; l'habitude du luxe et de la mollesse ne nous fait regarder comme belles que les choses qui sont douces. Peut-être même que nous condamnerons la pythie de ce que sa voix n'est pas aussi agréable que celle de la musicienne Glaucé⁸. Peut-être la blâmerons-nous de n'être pas parfumée et habillée de pourpre. On lui fera même le reproche de ne brûler que de la farine d'orge et du laurier⁹, au lieu d'encens, du laudanum¹⁰, et de la cannelle. Ne sentez-vous pas, dit-il encore, combien l'harmonie des vers saphiques flatte agréablement l'oreille ? Cependant, la sibylle qui de sa bouche écumante, comme le dit Héraclite¹¹, prononce ses oracles sans art, sans grâce et sans ornement, fait entendre sa voix depuis mille ans, et ne doit cet

⁶ Ce géomètre ne m'est point connu. Plutarque en a fait un des interlocuteurs de ces Propos de table.

⁷ Pauson était de la ville de Calaurie de Trézène. Il fut élève du statuaire de Amphion, et était en même temps sculpteur et peintre.

⁸ Glaucé était une musicienne du roi Ptolémée Philadelphie. Elle est célèbre par sa beauté et par les fables que plusieurs auteurs ont débitées sur son compte. Plutarque, dans son traité sur l'industrie des animaux, raconte qu'elle fut passionnément aimée en Égypte par un bélier. Elien, dans son *Histoire des animaux*, liv. V, ajoute qu'elle inspira la même passion à une oie dans l'île de Chio.

⁹ Le laurier était le seul bois qu'on brûlât à Delphes dans les sacrifices. La plupart des peuples de la Grèce, dans leurs plus anciens sacrifices, employaient de l'orge.

¹⁰ Substance résineuse qu'on recueille sur le ciste qui croît en Chypre, et qui est connu dans le commerce sous le nom de *labdanum*.

¹¹ Cet Héraclite n'est pas le philosophe d'Ephèse, surnommé le Ténébreux, et si souvent cité dans Plutarque ; celui-ci avait composé un recueil d'histoires fabuleuses que nous avons encore.

avantage qu'au dieu qui l'inspire. Pindare nous dit que la musique qu'Apollon fit entendre à Cadmus était simple, forte et unie, sans affectation ni mollesse. Celle qui exprime la volupté, inaliïable avec la pureté de l'âme, fut bannie du ciel avec Até. Les hommes en font aujourd'hui leurs délices. »

Théon sourit à ces paroles. « Sérapion, dit-il, a fait selon sa coutume. Il a bien vite saisi l'occasion qui s'est présentée de parler contre la volupté. Pour nous, Boéthus, puisque ces vers sont bien au-dessous de ceux d'Homère, ne croyons pas qu'ils soient d'Apollon. Le dieu donne seulement la première impulsion aux pythies, et chacune se livre ensuite à son mouvement naturel. Si l'on eût écrit les oracles, au lieu de les prononcer, rendrions-nous Apollon responsable de la forme des lettres, et le blâmerions-nous si elles n'égalent pas en beauté celles dont on se sert pour les rois ? Ce n'est pas la voix de ce dieu qu'on entend, ni ses expressions et ses vers, mais ceux de la pythie. Il lui présente seulement les images des choses qu'elle doit prédire, et l'éclaire sur l'avenir. C'est en cela que consiste l'enthousiasme. Après tout, il n'est pas possible de vous échapper, à vous tous prophètes d'Épicure. (Je vois bien que vous êtes de ce nombre). Vous blâmez également et les anciennes prophétesses, parce qu'elles faisaient de mauvais vers, et celles d'aujourd'hui, qui, pour ne pas voir censurer les défauts de leurs vers tronqués et sans force, prononcent leurs oracles en mauvaise prose.

« — Point de raillerie, dit alors Diogénianus ; éclaircissez plutôt cette nouvelle difficulté qui nous embarrasse tous. Il n'est aucun de nous ici qui ne désire de savoir pourquoi l'oracle ne parle plus en vers.

« — Mon ami, lui dit Théon, n'interrompons pas les discours de ces interprètes sacrés : ils croiront que nous le faisons à dessein. Laissons-les continuer : nous discuterons après, à notre aise toutes les questions que vous voudrez. » Nous étions arrivés auprès de la statue du tyran Hiéron ; et notre jeune étranger, quoiqu'il connût déjà tout ce qu'on nous montrait, écoutait cependant par politesse ce qu'on lui racontait. Mais lorsqu'il entendit dire que le jour de la mort d'Hiéron à Syracuse une colonne de bronze consacrée par ce prince était tombée d'elle-même, il en fut tout étonné. Je lui rappelais le souvenir d'événements pareils, tels que ceux-ci : les yeux de la statue d'Hiéron le Spartiate¹², se détachèrent peu de temps avant la bataille de Leuctres, où il fut tué. Les étoiles que Lysandre avait consacrées en mémoire du combat naval d'Egos-Potamos disparurent aussi. Il crût sur la statue en pierre de ce général une si grande quantité d'herbes sauva-

¹² M. Reiske suspecte avec raison, dans un Spartiate, le nom d'Hiéron, que le copiste a pu répéter par inadvertance, l'ayant écrit déjà deux lignes plus haut. Il conjecture que ce pourrait être Cléombrote dont il s'agit ici, parce que ce roi de Sparte fut tué à la bataille de Leuctres.

ges, que sa face en fut entièrement couverte. Pendant l'expédition malheureuse des Athéniens en Sicile, des dattes d'or tombèrent d'un palmier, et des corbeaux frappèrent à coups de bec le bouclier de la statue de Pallas. La couronne des Cnidiens que Philomèle, tyran des Phocéens, avait donnée à Pharsalia, fut cause de la mort de cette danseuse. Elle passa de Grèce en Italie, et dansa à Métaponte¹³, près du temple d'Apollon. Des jeunes gens de cette ville, excités par la cupidité de l'or, tombèrent avec violence sur Pharsalia pour lui arracher sa couronne, et en se disputant à qui l'aurait, cette danseuse fut mise en pièces. Aristote dit qu'Homère avait seul l'art d'inventer des expressions qui produisaient les plus grands effets. Pour moi, je ne crains pas de dire que toutes les statues de ce temple ne se meuvent que par la puissance divine, pour faire connaître ses volontés, et que toutes les parties sont animées et pleines de la divinité.

« Et quoi ! dit alors Boéthus, il ne vous suffit pas d'enfermer chaque mois Apollon dans un corps mortel ; vous voulez encore l'identifier avec la pierre et l'airain, comme si nous n'avions pas dans la fortune et le hasard des causes suffisantes de ces événements. »

« Vous croyez donc, lui dis-je, que tous ces accidents sont l'effet du hasard ; vous pensez que les atomes dont les statues sont formées se divisent, s'ébranlent et tombent, non avant ou après que ceux qui les ont dédiées doivent éprouver quelque événement heureux ou malheureux, mais dans le temps même qu'ils arrivent. Vous faites usage de ce qu'Épicure a dit et écrit il y a plus de trois cents ans¹⁴ et vous ne croyez pas que Dieu puisse imprimer des mouvements et inspirer des affections à des êtres, à moins qu'il ne s'identifie avec eux. »

Voilà ce que je répondis à Boéthus. La même réponse me servit pour les oracles de la sibylle. Nous nous étions arrêtés près du rocher voisin du palais sur lequel on dit que la première sibylle s'assit en arrivant de l'Hélicon, où elle avait été nourrie par les Muses. (Il y en a qui prétendent qu'elle descendit à Malée, et qu'elle eut pour mère Lamia, fille de Neptune.) Sérapion nous parla des vers dans lesquels la sibylle vante son art, et dit qu'elle ne cessera pas de rendre des oracles, même après sa mort ; qu'elle s'enveloppera de la lune, et prendra la figure humaine qu'on y découvre ; que son souffle se mêlant avec l'air y fera entendre des voix et des présages ; que de son corps changé en terre, il naîtra des herbes et des plantes qui serviront de nourriture aux animaux sacrés, dont les entrailles

¹³ Ville d'Italie dans la grande Grèce, située sur le golfe de Tarente, et bâtie par Métabe, roi des Volsques et père de la fameuse Camille.

¹⁴ Cette date ne doit pas être prise à la rigueur ; car, depuis la mort d'Épicure, arrivée moins de trois cents ans avant Jésus-Christ, il s'était écoulé près de quatre cents ans.

acquerront par là toutes sortes de formes, de couleurs et de propriétés qui donneront aux hommes la connaissance de l'avenir¹⁵.

Boéthus se moquait ouvertement de tous ces discours. Mais Zous¹⁶, prenant la parole, « Quoique tout cela, dit-il, ressemble assez à des fables, cependant la ruine de plusieurs villes de la Grèce détruites ou dépeuplées, les irruptions subites des barbares, et la chute de plusieurs empires, attestent la vérité des oracles. Les malheurs que viennent d'éprouver Cumes et Dicéarchie n'étaient-ils pas une dette que le temps a acquittée envers la Sibylle, qui les avait anciennement prédits ? Je parle de ces éruptions de volcans, de ces bouillonnements des mers, de ces pierres enflammées que le vent poussait avec tant de violence, de la ruine de tant de si grandes villes qui ont été tellement détruites, que le lendemain même, on n'a pu retrouver la place qu'elles occupaient¹⁷. S'il est difficile de croire que la divinité n'ait point eu de part à ces événements, à plus forte raison n'a-t-on pu les prédire sans son inspiration.

«—Mais, mon ami, lui dit Boéthus, quel est l'événement que le temps ne doive pas à la nature ? Quel prodige si étonnant peut arriver sur la terre, dans la mer, aux villes et aux hommes, que quelqu'un ne puisse avoir prédit sans se tromper ? Ce n'est pas même là prédire, c'est prononcer, ou plutôt jeter et semer dans l'espace infini, des propos vagues et incertains qui, flottant à l'aventure, sont recueillis par la fortune et justifiés par le hasard. Ce sont deux choses bien différentes, que ce qui a été dit arrive, ou de prédire sûrement ce qui doit arriver. Un discours qui annonce ce qui n'est point, lorsqu'il n'est pas fondé sur une certitude réelle, n'acquiert pas plus d'autorité quand l'événement le vérifie. Ce n'est pas une preuve certaine de prédiction, que de voir arriver ce qui a été prédit, parce que les combinaisons du hasard étant infinies donnent lieu à toutes sortes d'événements, et qu'un homme habile à conjecturer, et qui, dans l'opinion publique, passe pour un excellent prophète, ne fait que réunir des probabilités pour prévoir à peu près ce qui doit arriver. Les sibylles elles-mêmes et les *baccis* ont jeté leurs prédictions dans le sein du temps comme dans une vaste mer, et ont semé à l'aventure l'énoncé de tous les événements possibles. Si quelques-uns ont été vérifiés par le hasard, il ne s'ensuit pas que les prédictions fussent vraies

¹⁵ Il ne faut pas confondre la Sibylle avec la pythie de Delphes ; la première était errante ; elle était la sibylle de Delphes, de Babylone, de Cumes, etc. La pythie ne prophétisait que sur le trépied, et elle ne sortait jamais du temps d'Apollon.

¹⁶ Ce nom de Zous m'est absolument inconnu, et je ne l'ai trouvé dans aucun des anciens biographes, ni dans Fabricius.

¹⁷ Il s'agit ici de la fameuse éruption du mont Vésuve, arrivée l'an de J.-C. 79, et dans laquelle Pline périt.

au moment où on les prononçait ; et celles qui n'ont pas encore été justifiées par l'événement, ne méritent pas plus de confiance. »

Quand Boéthus eut fini, Sérapion prit la parole. « Ce que Boéthus vient de dire peut être vrai de ces oracles énoncés d'une manière vague et indéterminée ; par exemple, d'une victoire promise à un général d'armée ou de la ruine dont on a menacé une ville, et qui ont eu leur accomplissement. Mais quand l'oracle, non content d'annoncer l'événement, spécifie la manière, le temps, l'occasion et les personnes, alors ce n'est plus une conjecture incertaine, c'est une prédiction réelle de ce qui doit arriver. Tel est l'oracle qui prédit qu'Agésilas resterait boiteux d'une blessure :

Tremble, Lacédémone, au faite de la gloire ;
Crains que ton roi boiteux, nuisant à ton succès,
Par des maux imprévus n'arrête tes progrès,
Et de longs flots de sang ne souille ta victoire.

« Tel est encore celui qui regarde l'île que la mer fit sortir de son sein devant Théra et Thérasia vers le temps de la guerre de Philippe avec les Romains :

Quand la race troyenne aura soumis Carthage,
Des prodiges nouveaux surprendront l'univers.
L'Océan tout en feu déchaînera sa rage.
La foudre et les rochers élançés dans les airs,
Effrayeront Thétis dans ses grottes profondes.
Une île cependant sortant du sein des ondes,
Des mortels étonnés frappera les regards.
Alors un peuple obscur, au gré de sa vengeance,
Signalera sa force au milieu des hasards,
Et d'un grand souverain abattra la puissance.

Que dans un espace de temps assez court, les Romains aient défait Annibal et soumis les Carthaginois ; que joints aux Étoliens, ils aient vaincu Philippe ; qu'enfin une île soit sortie du fond des eaux, dans une éruption de flammes et le bouillonnement de la mer, peut-on dire que tous ces événements aient concouru ensemble par un effet du hasard ? L'ordre dans lequel ils sont arrivés n'atteste-t-il pas la certitude de la prédiction ? N'en est-il pas de même de l'oracle qui, plus

de cinq cents ans avant l'événement, prédit aux Romains qu'ils feraient en un même temps la guerre à toutes les nations, ce qui se vérifia lorsqu'ils l'entreprirent pour soumettre leurs esclaves qui s'étaient révoltés¹⁸ ? Il n'y a dans ces oracles rien d'incertain, rien d'obscur. Vouloir en attribuer l'événement au hasard, c'est se perdre dans l'infini. L'expérience est ici le garant de la prédiction, et montre, pour ainsi dire, la route qu'a tenue le destin. Je n'imagine pas qu'on puisse dire que le hasard seul a fait cadrer l'événement avec la prédiction ; car alors qui empêcherait aussi, mon cher Boéthus, de soutenir qu'Épicure n'a point écrit son traité des maximes certaines¹⁹, mais que le hasard ayant réuni les lettres et les mots qui le composent, ce livre s'est trouvé fait ? »

Pendant cet entretien, nous avançons toujours. Arrivés à la chapelle des Corinthiens, nous regardions un palmier d'airain qui est la dernière des offrandes consacrées dans ce lieu. Des grenouilles et des serpents ciselés au pied de l'arbre excitèrent l'étonnement de Diogénianus et celui de tous les spectateurs ; car le palmier n'est pas un arbre aquatique, et les grenouilles n'ont rien de commun avec les Corinthiens, pour qu'on puisse les croire un symbole de leur ville, comme ceux de Sélinute offrirent, dit-on, autrefois, un persil d'or²⁰, et les Ténédiens une hache, à cause des écrevisses qui naissent chez eux dans le lieu appelé *Astérius*, et qui seules ont sur le corps l'empreinte d'une hache. D'ailleurs les corbeaux, les cygnes, les loups ; les éperviers et bien d'autres animaux sont plus agréables à ce dieu que les grenouilles²¹.

Sérapion dit que l'artiste avait voulu désigner par là que le soleil se forme et

¹⁸ On fixe l'arrivée de la sibylle de Cumes à Rome, sous Tarquin, à l'an du monde 3425. Ainsi la guerre dont Plutarque parle en cet endroit, et qu'il dit avoir été prédite aux Romains par cette prétendue prophétesse plus de cinq cents ans auparavant, doit être celle de Spartacus, qui se mit à la tête des esclaves d'Italie. Elle eut lieu, selon Simson, l'an du monde 3933, ce qui fait les cinq cents ans marqués par Plutarque.

¹⁹ Cet ouvrage d'Épicure est cité dans plusieurs autres endroits de Plutarque, dans Cicéron, liv. II, de *Finib.*, C. 7, et dans la Vie de ce philosophe par Diogène Laërce, liv. x, s. 138, où cet historien rapporte plusieurs des maximes qu'Épicure regardait comme certaines.

²⁰ Le nom de Sélinute, ville de Sicile, située sur la côte méridionale de cette île, est dérivé du mot grec qui signifie *persil* ; et c'est par allusion à cette étymologie, que les habitants avaient dédié dans le temple de Delphes un persil d'or, pour être le symbole et comme les armes de leur ville.

²¹ Le corbeau était consacré à Apollon parce qu'il était d'un grand usage dans les augures ; le cygne, à cause de la beauté du chant que les poètes lui attribuaient ; l'épervier, parce qu'il était, par la rapidité de son vol, le symbole du soleil chez les Egyptiens, de qui les Grecs pouvaient l'avoir emprunté. Pour le loup, j'ignore quelle raison l'avait fait consacrer à ce dieu, à moins que cela ne fût venu de ce qu'au déluge de Deucalion des loups montrèrent aux habitants de Delphes le chemin des montagnes.

se nourrit des vapeurs qui s'exhalent des lieux humides, soit qu'il eût lu dans Homère :

Du vaste sein des eaux l'astre du jour s'élève,

soit qu'il eût vu les Égyptiens représenter le soleil levant par un jeune enfant assis sur un *lotos*.

À ce propos, je ne pus m'empêcher de rire. Eh ! mon cher Sérapion, lui dis-je, pourquoi nous embarrasser encore ici de votre stoïcisme, et troubler notre entretien par vos exhalaisons enflammées ? N'est-ce pas, comme les femmes de Thessalie, ôter du ciel le soleil et la lune, que de leur faire tirer de la terre et des eaux leur naissance et leur végétation ? Platon appelle l'homme une plante céleste, parce que sa tête s'élève droite sur ses pieds comme sur des racines. Vous vous moquez d'Empédocle, pour avoir dit que le soleil, qui semble être sur terre par la réflexion de la lumière céleste,

Fixe d'un regard sur les voûtes de l'Olympe,

et cependant vous faites du soleil un animal terrestre ou une plante marécageuse ; vous lui donnez pour patrie l'humide séjour des grenouilles. Mais renvoyons ces propos à la tragédie stoïque²², et bornons-nous à rechercher ici, par manière de digression, ce que les artistes ont fait eux-mêmes hors de leur premier dessein. Ils ont quelquefois du piquant dans leurs idées, mais ils n'évitent pas toujours la disconvenance et la futilité.

Comme celui qui a peint un coq sur la main d'Apollon a désigné par là l'heure du matin et les approches du soleil levant²³ ; de même on peut croire que les grenouilles sont le symbole du printemps, où le soleil commence à reprendre l'empire des airs et à bannir les froids de l'hiver, si toutefois, comme vous le prétendez, Apollon et le soleil ne sont pas deux divinités différentes, mais un seul et même dieu.

« Et vous, dit Sérapion, est-ce que vous n'êtes pas dans cette opinion ? croyez-

²² Expression par laquelle Plutarque désigne apparemment ces sentences, ces maximes fastueuses des stoïciens qui remplissaient les oreilles de sons imposants, mais qui ne pouvaient être réduites en pratique.

²³ Parce que le coq annonce par son chant l'approche du soleil, qui, dans la mythologie grecque, était le même qu'Apollon.

vous que le soleil soit différent d'Apollon?» Autant, répliquais-je, que la lune l'est du soleil. Mais la lune ne cache ni souvent, ni à tout le monde le soleil, au lieu que ce dernier astre a empêché tous les hommes de reconnaître Apollon, en détournant leur intelligence séduite par les sens, de la réalité à la simple apparence.

Sérapion ayant demandé aux prêtres pourquoi cette chapelle portait le nom des Corinthiens, et non celui de Cypsélus, qui l'avait dédiée²⁴, ils gardèrent le silence, faute, je crois, d'en savoir la raison. Comment voulez-vous, lui dis-je en souriant, qu'ils le sachent, ou du moins qu'ils s'en souviennent, étourdis comme ils le sont par notre babil sur les corps célestes? Ne viennent-ils pas de nous dire que les Corinthiens, après avoir chassé leurs tyrans, voulurent adjuger à leur ville la statue d'or qui était à Pise, et le trésor que vous voyez ici? Les habitants de Delphes le leur accordèrent, comme il était juste. Les Eléens, qui leur avaient envié cet honneur, furent, par un décret public, exclus des jeux isthmiques²⁵. Aussi, depuis cette époque, aucun Eléen n'a-t-il combattu à ces jeux. Cette exclusion n'a point pour motif, comme quelques-uns le croient, le massacre des Molionides par Hercule auprès de Cléone. C'eût été à eux au contraire à exclure des jeux les Corinthiens, si leur querelle avec ce peuple eut cette origine²⁶.

Après ce discours, comme nous passions devant le trésor de Brasidas et des Acanthiens²⁷, un des prêtres nous montra la place qu'occupaient autrefois les broches de fer de la courtisane Rhodopée²⁸. À cette vue, Diogénianus ne put rete-

²⁴ Cypsélus, roi de Corinthe et père de Périandre, était fils d'Eétion, et fut nommé Cypsélus parce que, dans son enfance, sa mère l'avait caché dans un coffre pour le soustraire aux recherches de ceux qui voulaient lui ôter la vie. Dans la suite, ce prince fit consacrer une chapelle dans le temple de Delphes, par reconnaissance envers Apollon, qui, en retenant ses cris, avait empêché qu'il ne fût découvert.

²⁵ Les jeux isthmiques étaient ainsi nommés de l'isthme de Corinthe, dans lequel ils se célébraient en l'honneur de Neptune. Les Corinthiens en avaient l'intendance, et c'est pour cela qu'ils en exclurent les Eléens, qui s'étaient opposés à leur désir à cause des jeux olympiques qui se célébraient chez eux.

²⁶ Les Molionides, fils de Molione, femme d'Hector et de Neptune. C'étaient deux frères pleins de vaillance. Augias, roi d'Elide, les appela à son secours lorsque Hercule lui fit la guerre. Ce dernier n'ayant pu les vaincre, leur dressa des embûches, et les tua.

²⁷ Pausanias ne parle point de ces présents de Brasidas et des Acanthiens. Il est probable qu'on avait mis ensemble l'offrande de ce Spartiate et celle des habitants d'Achante, parce que, dans la guerre du Péloponnèse, Brasidas avait détaché cette ville de l'alliance des Athéniens, sur lesquels il avait eu des avantages.

²⁸ Fameuse courtisane grecque, parvenue à la plus haute fortune après avoir été esclave avec Esope et Jadmon, un des plus riches habitants de Samos. Elle était originaire de Thrace. Durant son esclavage, elle fut, dit Hérodote, liv. II, ch. 134, conduite en Egypte par Xanthus le Samien. Charaxe de Mitylène, frère de la fameuse Sapho, en étant devenu amoureux, la racheta,

nir son indignation. « Il était digne de la même ville, dit-il, de donner une place à Rhodopé, pour y déposer la dîme de ses prostitutions, et de faire mourir Ésope, le compagnon d'esclavage de cette courtisane²⁹.

— Vraiment, lui dit Sérapion, c'est bien cela qu'il faut trouver mauvais. Levez les yeux, et voyez, parmi les statues des rois et des généraux, la statue en or de cette Mnésarète qui, selon Cratès, avait érigé un trophée de l'intempérance des Grecs. » Le jeune étranger l'ayant regardée, « N'est-ce pas de Phryné que Cratès avait dit cela? — Elle s'appelait Mnésarète, reprit Sérapion; mais sa pâleur lui fit donner le surnom de Phryné³⁰. Ces surnoms font souvent méconnaître les noms véritables. Par exemple, la mère d'Alexandre fut successivement nommée Polyxène, Myrtilis, Olympias et Stratonice. Bien des gens donnent à Eumétis de Corinthe le nom de Cléobuline, de Cléobule, son père³¹. Hérophile d'Erythrée fut appelée Sibylle parce qu'elle prédisait l'avenir³². Vous verrez les grammairiens donner à Lédä le nom de Mnésinoé, et à Oreste, celui d'Achéus³³. Mais vous, ajouta-t-il en regardant Théon, comment croyez-vous qu'on puisse justifier l'imputation faite aux Grecs au sujet de Phryné?

« — Je le ferai si bien, répondit Théon en souriant, que je vous attaquerai vous-même pour relever ainsi les moindres fautes des Grecs. Socrate chez Callias ne fait la guerre qu'aux parfums et aux essences, et voit sans peine des enfants dan-

en fit sa maîtresse et lui donna la liberté. Elle en profita pour faire son métier de courtisane à Naucrète en Egypte. Comme elle était très belle, elle amassa en fort peu de temps des sommes considérables; et pour laisser dans la Grèce un monument qui la fit connaître de la postérité, elle employa la dixième partie de son bien à des broches de fer qu'elle consacra dans le temple de Delphes, et qui étaient assez fortes pour rôti des bœufs entiers.

²⁹ Ésope fut envoyé par Crésus, pour consulter l'oracle de Delphes, avec une somme d'argent considérable, dont une partie était destinée à un sacrifice magnifique pour Apollon, et le reste à une distribution de quatre mines pour punir Delphien. Il prit querelle avec les habitants, et, pour les punir, il se contenta de faire le sacrifice, et renvoya à Sardes l'argent qui leur était destiné. Les Delphiens, pour se venger, lui intentèrent une accusation de sacrilège, et le précipitèrent du haut d'un rocher. Les dieux punirent cette violence par la peste et la famine.

³⁰ Phryné, de Thespie en Béotie, passait pour la femme la plus belle et la mieux faite de toute la Grèce. Ce fut d'après elle que Praxitèle fit sa Vénus de Cnide, et appelle sa Vénus sortant de l'onde, les deux chefs-d'œuvre de ces artistes. Elle s'était tellement enrichie au métier de courtisane, qu'elle offrit de rebâtir à ses frais les murailles de Thèbes, pourvu que l'on y mit cette inscription : ALEXANDRE A DÉTRUIT THÈBES, ET PHRYNÉ L'A REBATIE.

³¹ Voyez le Banquet des Sept Sages. Je ne sais pas pourquoi Plutarque dit ici que Cléobuline était Corinthienne. Son père Cléobule était tyran de la ville de Lindes, comme on l'a vu dans le traité précédent.

³² Il a déjà été question de cette Hérophile. Plutarque paraît suivre l'opinion de ceux qui dérivent le nom de sibylle de deux mots grecs.

³³ Je ne sais pourquoi Oreste reçut le nom d'Achéus. Le nom d'Achéens ou peuples de l'Achaïe, désignait assez communément les Grecs en général, surtout chez les poètes.

ser, faire des tours de force, s'embrasser, et par leurs bouffonneries amuser les assistants. Vous, de même, vous voudriez bannir du temple une femme qui abusa de sa jeunesse et de sa beauté; et à la vue des prémices et des offrandes dont ce dieu est environné, et qui sont le fruit de tant de guerres sanglantes, de tant de meurtres et de brigandages, vous ne concevez pas une juste indignation! Vous ne déplorez pas les malheurs de la Grèce, qui a rempli ce temple de ses propres dépouilles, et dont les riches offrandes portent ces inscriptions honteuses: *pour la victoire des Acanthiens et de Brasidas sur Athènes; des Athéniens sur ceux de Corinthe; des peuples de la Phocide sur les Thessaliens; des Ornéates sur ceux de Sicyone; des Amphictyons sur les Phocéens*. Cratès s'indignait contre Praxitèle pour le présent qu'il avait fait à sa maîtresse³⁴, mais ne devait-il pas plutôt le louer d'avoir placé la statue d'or d'une courtisane parmi les statues d'or des plus grands rois? Par là, il avilissait les richesses, et montrait qu'elles n'ont rien de grand ni d'admirable. Il eut été bien plus digne des rois et des magistrats de consacrer au dieu des offrandes de justice, de tempérance et de grandeur d'âme, au lieu de ces présents superbes d'un luxe fastueux, qui souvent est le partage de ceux dont la conduite est la plus criminelle.

«—Vous n'ajoutez pas, me dit alors un autre des interprètes, que Crésus a fait placer ici la statue d'or de celle de ses esclaves qui pétrissait son pain; non par un luxe insultant pour le temple, mais par le motif le plus honnête et le plus juste. On dit qu'Alyatte, père de Crésus, épousa une seconde femme dont il eut des enfants, et que voulant se défaire de Crésus, elle donna du poison à cette esclave avec ordre de le mêler dans le pain qu'elle ferait pour son maître. L'esclave en avertit secrètement Crésus, et donna aux enfants de la reine le pain empoisonné. Crésus, devenu roi, témoigna sa juste reconnaissance à cette femme, et voulut en prendre à témoin le dieu, en plaçant sa statue dans le temple.

«Il est donc juste, continua-t-il, de respecter les offrandes de cette espèce que les villes ont faites. Telle est celle des Opuntiens³⁵. Les tyrans de la Phocide ayant fondu plusieurs statues d'or et d'argent qui étaient dans le temple, en firent de la monnaie qu'ils répandirent dans toute la Grèce³⁶. Les Opuntiens ramassèrent le plus vite qu'ils purent cet argent monnayé, et en emplirent une urne qu'ils en-

³⁴ Selon Athénée, ce furent les peuples voisins de Thespies qui firent les frais de la statue que Praxitèle jeta en fonte. Elle était placée dans le temple entre celles d'Archidamus, roi de Sparte, et de Philippe, fils d'Amyntas, roi de Macédoine.

³⁵ Peuple de la Grèce dont la ville principale, nommée Opunte, était dans la Locride, et voisine du fleuve Asopus.

³⁶ Il s'agit ici de la guerre sacrée dans laquelle Philomèle, tyran des Phocéens, pillait le temple de Delphes pour payer ses troupes.

voyèrent à Delphes et qu'ils consacrèrent à Apollon. Pour moi, j'approuve ceux de Myrine et d'Apollonie³⁷, d'avoir dédié à ce dieu des épis d'or; et je loue encore davantage les Érythréens et ceux de Magnésie³⁸, qui ont consacré les prémices de leur jeunesse au dieu qui fait naître les fruits, qui est le père des hommes, l'auteur et le bienfaiteur de l'humanité. Mais je blâme ceux de Mégare qui seuls, presque entre tous les peuples, ont placé dans ce temple une statue d'Apollon armé d'une lance pour avoir, après la guerre médique, chassé de leur ville les Athéniens qui s'en étaient emparée³⁹. Dans la suite, ils lui consacrèrent un archet d'or, sans doute pour suivre le conseil du poète Scythinus⁴⁰, qui dit de la lyre :

Le brillant Apollon nous charme avec sa lyre;
Au son de ses accords tout se tait, tout l'admire;
Son archet est formé des rayons du soleil.

Sérapion allait répondre, lorsque l'étranger lui dit : « J'écoute avec plaisir ces discours; mais le temps nous presse. Je reviens au sujet de notre entretien, et je demande pourquoi la pythie a cessé de rendre ses oracles en vers. Je vous prie, si vous le trouvez bon, de remettre à un autre temps ce qui nous reste à voir, et de nous arrêter ici pour traiter cette matière, car ce qui a fait perdre à l'oracle la confiance qu'on avait en lui, c'est que de deux choses l'une : ou la pythie ne pénètre plus dans le sanctuaire de la divinité, ou l'esprit qui l'inspirerait a perdu sa force et a cessé d'exister. »

Nous fîmes le tour du temple pour aller nous asseoir sur une terrasse située au midi, derrière la chapelle de la Terre, et en face de la fontaine; ce qui fit dire sur le champ à Boéthus, que le lieu même où nous étions appuyait les doutes de

³⁷ Myrine était une ville de l'Eolide dans l'Asie Mineure, où Apollon avait un temple et un oracle. Il y eut plusieurs villes du nom d'Apollonie. Je crois qu'il s'agit ici de celle qui était en Phrygie.

³⁸ Les Erithréens habitaient la ville d'Erythres en Ionie, dans l'Asie Mineure. Les Magnésiens étaient des peuples de la Macédoine, sur les confins de Thessalie.

³⁹ La seule victoire des Mégariens sur les Athéniens qui soit connue est rapportée dans Thucydide. Elle fait partie des événements de la guerre du Péloponnèse, qui fut postérieure à la guerre médique de près de cinquante ans. Ainsi il ne faut pas trop rapprocher ce fait de la guerre contre les Perses, comme l'expression de Plutarque pourrait le faire entendre.

⁴⁰ Scythinus, poète grec, né à *Tēos* ou *Tēios*, ville d'Ionie dans l'Asie Mineure, avait composé plusieurs ouvrages en vers iambes, dont il ne nous reste plus rien. Voy. Diogène Laerce, liv. IX, s. 16.

POURQUOI LA PYTHIE NE REND PLUS SES ORACLES EN VERS

Diogénianus; car la chapelle des Muses était placée auprès de la fontaine⁴¹ où l'on puisait l'eau pour les libations; de là ces vers de Simonide:

C'est là qu'on puise à pleines urnes
Cette eau si pure des neuf sœurs.

Ailleurs, il appelle Clio la chaste intendante de ces eaux, et dit avec encore plus d'élégance:

Cette source chérie, objet de tous les vœux,
Exhale au fond du sanctuaire
Une vapeur douce et légère
Dont Zéphyr embaume ces lieux.

Eudoxe⁴² a donc eu tort de suivre l'opinion de ceux qui pensent que cette eau était celle du Styx. Les Muses ont été placées à côté de l'oracle pour en être les gardiennes. Elles sont auprès de la fontaine et de la chapelle de la Terre, parce que l'oracle appartenait autrefois à cette déesse, et que ses prédictions étaient en vers. Il y en a même qui prétendent que ce fut en ce lieu qu'on entendit ces premiers vers héroïques:

L'abeille porte ici les fruits de son travail.
L'oiseau de son plumage y fait briller l'émail.

Ce fut dans le temps que la pythie encourut la disgrâce du dieu et perdit sa dignité.

«Ce sentiment, mon cher Boéthus, dit Sérapion, est plus juste et convient davantage aux Muses. Il ne faut jamais s'en prendre aux dieux; en détruisant les oracles, vous faites tomber leurs pouvoirs et leurs providences. Si vous y trouvez

⁴¹ Cette fontaine est celle de Castalie, si célèbre chez les poètes. Elle était dans l'enceinte des bâtiments du temple, et voisine de la chapelle des Muses, à qui elle était consacrée. De là cette expression si commune chez les anciens: *Boire de l'eau de la fontaine de Castalie*, pour désigner le talent poétique. Elle servait aux sacrifices, aux purifications et à toutes les autres cérémonies qu'on faisait pratiquer à ceux qui venaient consulter l'oracle.

⁴² Eudoxe de Cnide était grand géomètre et grand astronome. Il régla le premier, chez les Grecs, le cours de l'année. Voyez sa Vie dans Diogène Laërce.

des contradictions, il faut chercher à les expliquer, et prendre garde de ne blesser que la foi que nos pères et mères nous ont transmise. »

Cela est très sage, mon cher Sérapion, lui dis-je. Nous n'avons pas cru que la philosophie fut perdue parce que les anciens philosophes, tels qu'Orphée, Hésiode, Parmanide, Xénophane, Empédocle et Thalès, rendaient leurs préceptes en vers, et que leurs successeurs ont cessé de les rendre de cette manière. C'est à vous à qui nous devons encore l'avantage de voir la philosophie, associée avec la poésie, appeler les jeunes gens dans son sanctuaire. Aristarque, Timocharis, Aristylle et Hypparque⁴³ n'ont pas ôté à l'astronomie l'estime qu'elle mérite, parce qu'ils ont traité cette science en prose, quoiqu'avant eux Eudoxe, Hésiode et Thalès⁴⁴ (si ce dernier est l'auteur de l'ouvrage qu'on lui attribue) l'eussent traitée en vers. Pindare se plaint que de son temps on avait trop négligé la poésie lyrique, et cette négligence est pour lui un grand sujet d'étonnement. Il n'est ni injuste ni ridicule de rechercher les causes de ces changements ; il le serait d'étouffer les talents et d'abandonner les arts parce qu'ils ont éprouvé des révolutions.

« — Il est vrai, dit Théon, que les oracles ont essuyé de grands changements et des altérations considérables ; mais depuis longtemps plusieurs ont été rendus en prose, et sur des questions très importantes. Les Spartiates, au rapport de Thucydide, dans la guerre contre les Athéniens, ayant consulté le dieu, il leur répondit qu'ils remporteraient la victoire ; que lui-même, soit qu'ils l'appelassent ou non, viendrait à leur secours, et que s'ils ne rappelaient Pausanias de l'exil, ils laboureraient avec des coutres d'argent. Lorsque les Athéniens le consultèrent sur leur expédition de Sicile, il leur ordonna de faire venir d'Eythres la prêtresse de Minerve, qui s'appelait *Hesychia*⁴⁵. Il répondit à Dinomène le Sicilien, qui le consultait sur la destinée de ses fils, que trois d'entre eux parviendraient à la tyrannie. « Grand Apollon, dit alors Dinomède, ce sera donc pour leur perte ?

⁴³ Aristarque de Samos, célèbre astronome, vivait dans la cent vingt-neuvième olympiade, deux cent soixante-quatre ans avant J.-C. Timocharis faisait ses observations astronomiques à Alexandrie dans la cent vingt-quatrième olympiade, deux cent quatre-vingt-trois ans avant J.-C. Aristylle y observait aussi, à la même époque, la déclinaison des étoiles fixes. Hipparque était de Nicène en Bithynie, et florissait à Alexandrie environ cent cinquante ans avant J.-C. Il se rendit très célèbre parmi les astronomes par le dénombrement qu'il fit des étoiles fixes. Voy. Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. II, liv. II, ch. 5.

⁴⁴ Nous avons déjà fait connaître Eudoxe. Hésiode avait, dit-on, composé en vers un ouvrage d'astronomie qui a été cité par Pline. Plusieurs écrivains anciens ont cru que Thalès n'était pas l'auteur de cet ouvrage d'astronomie. Il y en a même qui prétendent qu'il n'avait jamais rien écrit. Voy. Fabr., *Bibl. gr.*, tom. I, liv. I, ch. 35.

⁴⁵ Xylandre a inséré dans sa traduction, qu'*Hesychia* signifie *repos*, et que le dieu voulait par là faire entendre aux Athéniens qu'ils devaient se tenir tranquilles.

– Sans doute, répliqua le dieu, et c’est aussi ce que je prétends vous annoncer. » Vous savez, en effet, que Gélon et Hiéron furent tourmentés, pendant leur règne, l’un de l’hydropisie, et l’autre de la pierre ; que Thrasybule, après un règne assez court et traversé par des guerres et des séditions, fut enfin chassé du trône.

« Proclès, tyran d’Epidaure, aussi cruel qu’injuste, avait fait périr un grand nombre de citoyens. Timarque⁴⁶ étant venu d’Athènes à Epidaure, avec de grandes richesses, Proclès lui fit le meilleur accueil. Il s’en défit ensuite ; et, ayant enfermé son corps dans un panier, il le fit jeter à la mer. Tout le monde ignorait ce meurtre, excepté le seul Cléandre d’Egine, qui en avait été le confident et le ministre. Dans la suite, les troubles qui survinrent à Epidaure engagèrent Proclès à envoyer ici son frère Cléotime pour consulter secrètement le dieu sur l’évasion qu’il méditait. Apollon répondit qu’il permettait à Proclès de se retirer au lieu où il avait fait déposer le panier par son hôte Égine, ou bien là où le cerf quitte son bois. Le tyran comprit que le dieu lui ordonnait de se jeter dans la mer, ou de s’enterrer tout vivant. (On sait que le cerf, quand il se dépouille de son bois, l’enfouit dans la terre.) Il attendit encore quelque temps ; mais, voyant que ses affaires empiraient de jour en jour, il s’enfuit d’Epidaure et tomba entre les mains des amis de Timarque, qui le mirent à mort, et jetèrent son corps à la mer.

« Mais ce qui est bien plus important, les réponses de l’oracle de Delphes, d’après lesquelles Lycurgue reforma le gouvernement de Sparte, et qu’on appelle les *Rètres*, lui furent données en prose. Depuis, Alypius, Hérodote, Philochore et Ister, qui recueillirent avec le plus grand soin les oracles rendus en vers, ont aussi rapporté ceux qui étaient en prose. Théopompe⁴⁷, l’un des hommes qui ont recherché plus exactement tout ce qui regarde cet oracle, blâmait fortement ceux qui, de son temps, croyaient que la pythie ne rendait pas ses oracles en vers, et il voulait prouver le contraire. Mais il ne put trouver qu’un très petit nombre d’oracles en vers, parce que dès lors la pythie ne les énonçait plus guère qu’en prose ; cependant, nous en avons encore en vers, et dans ce nombre il en est un célèbre par le fait qui en a été l’occasion.

« Il y a dans la Phocide un temple d’Hercule *Mysogune*⁴⁸, dont le prêtre est

⁴⁶ Ce Timarque, différent de celui dont il a été question dans le traité sur la gloire des Athéniens, fut accusé aussi par Eschine, mais pour une cause différente. On lui imputait d’avoir trahi les intérêts de sa patrie.

⁴⁷ Théopompe, célèbre historien, était de l’île de Chio et florissait en Grèce du temps de Philippe, père d’Alexandre. Son histoire comprenait les dernières années de la guerre du Péloponnèse et la Vie de Philippe.

⁴⁸ Ce surnom d’Hercule, qui signifie *ennemi des femmes*, pouvait venir de ce que sa femme Déjanire avait causé sa mort, quoique innocemment, par la robe empoisonnée qu’elle lui avait envoyée.

obligé de s'interdire tout commerce avec les femmes pendant l'année que dure son ministère. Aussi choisit-on ordinairement pour prêtres des vieillards. Dans ces derniers temps, un jeune homme bien né et d'un caractère doux parvint à ce sacerdoce. Il aimait alors une jeune personne qu'il avait grand soin d'éviter. Un jour qu'elle vint le surprendre pendant le repos qu'il prenait après le festin et les danses, il eut le malheur de s'oublier. Saisi de trouble et de frayeur, il accourut vers l'oracle, et lui demanda s'il n'y aurait pas quelque moyen pour expier son crime. Voici la réponse qu'il en reçut :

Le dieu pardonne tout à la nécessité.

« Mais quand on accorderait qu'aujourd'hui les oracles ne sont plus rendus en vers, on n'en serait que plus embarrassé pour les temps anciens, où les réponses de la pythie étaient quelquefois exprimées en vers et quelquefois en prose. Au reste, on peut raisonnablement en croire ce qu'on voudra, pourvu qu'on ait sur le compte du dieu des opinions pures et saines, et qu'on ne croit pas qu'aujourd'hui il prononçait lui-même les oracles, et qu'aujourd'hui il les suggère à la pythie et parle, pour ainsi dire, à travers un masque. Il serait utile, sans doute, de pousser plus loin nos recherches sur ce sujet.

« Mais pour le présent, rappelons en peu de mots ce que nous avons tous appris, que, comme le corps emploie plusieurs instruments à son service, de même le corps et ses membres sont les instruments de l'âme, qui elle-même est l'organe de Dieu. Or, la vertu d'un instrument consiste à imiter, autant que sa nature l'en rend capable, celui qui en fait usage, et de produire une œuvre qui fasse reconnaître que l'idée de l'ouvrier, non telle qu'elle est en lui, car il ne peut jamais la représenter pure, exempte d'erreur et de passion ; il y a toujours quelque mélange qui l'altère. Elle nous est inconnue par elle-même ; mais en se montrant dans une autre substance, et sous une autre forme, elle en prend en quelque sorte la nature, et en est comme pénétrée. Je ne parle point de la cire, de l'or, de l'argent, de l'airain et de toutes les autres substances qui, susceptibles de différentes formes, reçoivent chacune l'empreinte particulière du modèle qu'elle représente. C'est ainsi que dans les miroirs plans, concaves et ronds, une même figure prend des formes différentes.

« Mais nul corps ne peut être une image plus fidèle ni un instrument plus docile de sa nature que la lune. Elle reçoit du soleil une lumière accompagnée de chaleur ; mais elle ne la réfléchit pas sur nous telle qu'elle l'a reçue. En se mêlant avec elle, elle en change la couleur et en diminue la force. La chaleur même,

considérablement affaiblie par cette communication, a entièrement abandonné la lumière de la lune quand celle-ci nous parvient. C'est sans doute le sens de ce qu'a dit Héraclite : que le roi dont l'oracle est à Delphes ne dévoile pas les choses cachées, mais qu'il les désigne. À ces paroles, que j'approuve, ajoutez cette considération : que le dieu se sert de la pythie pour se faire voir et se faire entendre, comme le soleil se sert de la lune. Il se montre à nous par le corps mortel et l'âme immortelle de la pythie, qui vainement voudrait rester en repos. Elle ne peut, lorsque le dieu l'agite, se tenir immobile et dans son assiette naturelle. Les affectations vives qu'elle éprouve dans tout son être, semblables à l'agitation des flots soulevés par la tempête, la troublent avec violence et la transportent hors d'elle-même.

« Les corps qui tournent en descendant ne conservent pas une rotation égale ; leur mouvement circulaire, qui est l'effet de la violence, et leur tendance en bas, où leur gravité naturelle les porte, produisent une rotation incertaine et souvent troublée. De même, ce qu'on appelle enthousiasme semble être un composé de deux mouvements, dont l'un est l'effet de l'impression que l'âme éprouve, et l'autre la suite de sa nature. Il n'est pas possible d'imprimer aux corps inanimés, tant que leur état ne change point, un mouvement qui soit contraire à leur nature ; par exemple, à un cylindre le mouvement d'une sphère ou d'un cube. On ne peut donner à la lyre le jeu de la flûte, ni à la trompette celui de la guitare. En général, l'art ne peut faire des instruments qu'il emploie un usage qui ne soit pas analogue à leur nature ; à plus forte raison un être animé, qui a un mouvement et des affections propres, ne peut-il recevoir des impressions contraires à celles que lui donnent ses facultés naturelles et ses habitudes. Ainsi, vous ne sauriez assujettir aux lois de la musique, ni aux règles de la grammaire ou du raisonnement, un esprit qui n'a aucune idée de ces arts.

« J'ai pour garant de ce que j'avance Homère, qui, persuadé que rien ne se fait que par l'action de Dieu, observe cependant de ne pas lui faire employer tous les hommes à toutes sortes d'usage, mais chacun à ce que comportent son talent et sa faculté. Ne voyez-vous pas en effet, mon cher Diogénianus, que Minerve, quand elle veut persuader les Grecs, se sert du ministre d'Ulysse ? Que pour rompre le traité fait entre les deux peuples, elle cherche Pandarus ? Veut-elle mettre en fuite les Troyens, c'est à Diomède qu'elle s'adresse ? C'est que Diomède était vaillant et robuste, Pandarus archer habile, mais téméraire, Ulysse sage et éloquent. Homère ne pensait pas comme Pindare, si toutefois c'est à lui qu'il faut attribuer ce vers :

Jupiter sur l'osier vous ferait naviguer.

« Il sentait que les différentes natures ont des facultés différentes, et que chacune suit son mouvement particulier, quoique le moteur qui les fait agir soit le même pour toutes. On ne peut faire voler un animal dont la nature est de marcher, ni donner une prononciation libre à un bègue, ou un son plein et harmonieux à celui qui n'a qu'une voix grêle. Battus cependant, quoi qu'il fût bègue et qu'il eut la voix très faible, fut envoyé par notre oracle en Afrique pour y fonder une colonie, sans doute parce que c'était un homme prudent et capable de bien gouverner.

« De même, il est impossible de faire parler un langage poétique à quelqu'un qui n'a aucune teinture de la poésie ni des lettres, comme est aujourd'hui la pythie, qui, à la vérité, ne le cède à personne pour la pureté de la conduite et des mœurs, mais qui, élevée chez de pauvres paysans, d'où elle n'apporte ni art, ni expérience, ni talent, vient à Delphes, pour servir d'interprète au dieu. Xénophon dit qu'une femme doit entrer dans la maison de son mari sans avoir presque rien vu ni rien entendu. De même, la pythie doit entrer dans le sanctuaire avec une ignorance et une inexpérience presque totales, et l'âme véritablement vierge. Persuadés qu'Apollon se sert des hérons, des roitelets et des corbeaux, pour nous faire connaître par leurs cris ses volontés, nous n'exigeons pas que ces oiseaux, parce qu'ils sont les hérauts et les messagers du dieu, s'énoncent d'une manière éloquente. Et nous voudrions que la pythie, au lieu de mettre dans sa voix et dans son langage de la simplicité, ou même de la négligence, ne parlât jamais qu'en vers, et, pour ainsi dire, au son de la flûte, comme sur nos théâtres, qu'elle n'employât que des expressions sonores, des ornements recherchés et des figures brillantes.

« Mais que répondre, dira-t-on, à l'exemple des anciennes pythies ? Nous avons plus d'une réponse à y faire. Premièrement, comme on l'a déjà dit, elles ont prononcé un grand nombre de leurs oracles en prose. En second lieu, l'organisation des corps, dans ce temps-là, rendait les esprits plus propres à la poésie : ils avaient dans leur tempérament une disposition, une activité naturelle, une promptitude à s'exhaler, qui, au premier mouvement que l'imagination imprimait à l'âme, lui faisait enfanter des vers. Et ce n'étaient pas seulement, comme dit Philinus, les astronomes et les philosophes qui étaient ainsi entraînés vers la poésie ; les vapeurs du vin, quelque affection vive, un mouvement subit de douleur ou de joie, leur inspirait des vers et des chants. Leurs festins et leurs livres étaient pleins de chansons et de poésies amoureuses.

« Quand Euripide dit que celui qui n'est pas poète le devient en aimant, il ne veut pas dire que l'amour lui donne le talent de la poésie et de la musique ; mais que les dispositions pour ces deux arts, qui étaient auparavant cachées et comme assoupies, sont excitées et développées. Sans cela, il faudrait dire que personne n'aime aujourd'hui, et que l'amour est banni de la terre, parce que les vers et les chansons ne sont presque plus d'usage, et que, selon l'expression de Pindare, on ne décoche plus à la jeunesse des hymnes pleins de douceur. Cependant, rien n'est plus faux ; les hommes sont peu sensibles aujourd'hui à l'harmonie de la flûte et de la lyre, mais l'amour vit toujours dans leurs âmes, et cette passion n'est ni moins vive ni moins éloquente que du temps des anciens. On rougirait de dire que l'Académie ne connaissait pas l'amour, et qu'il était banni de l'école de Socrate et de Platon, dont on lit tant de propos amoureux, parce qu'ils n'ont laissé aucun ouvrage en vers sur cette passion. Autant voudrait-il dire que Sapho est la seule femme qui ait aimé ; que la sibylle, qu'Aristonique⁴⁹, et celles qui ont rendu leurs oracles en vers, ont été les seules prophétesses. Le vin, disait Chérémon⁵⁰,

Par des effets décèle le buveur.

L'enthousiasme prophétique et celui de l'amour agissent selon les dispositions et le caractère de ceux qui en sont saisis.

« La connaissance de Dieu et de sa providence nous fera voir les avantages de ces changements. Le langage éprouve les mêmes variations que la monnaie. L'un et l'autre diffèrent selon le temps ; un long usage peut seul donner de la conscience à leur valeur.

Il fut un temps où les vers, les poèmes et les chansons étaient, s'il est permis de le dire, la monnaie courante du langage. L'histoire, la philosophie, les passions, enfin tout ce qui demandait un style plus relevé, était du domaine de la poésie et de la musique. Ce qu'aujourd'hui peu de personnes sont en état de comprendre, tout le monde en avait l'intelligence, et entendait avec plaisir chanter jusqu'aux laboureurs, aux bergers et aux oiseleurs, comme dit Pindare. Bien plus, cette facilité pour la poésie faisait employer la musique et les vers à corriger les mœurs, à donner librement des avis utiles, à conseiller la vertu, à renfermer des leçons de

⁴⁹ Pythie célèbre dont Hérodote, liv. VII, a rapporté l'oracle rendu aux Athéniens lors de l'invasion de Xerxès, et d'après lequel Thémistocle leur conseilla de brûler la ville et de construire une flotte pour aller attaquer l'armée navale des Perses.

⁵⁰ Chérémon, selon Athénée, liv. II, ch. 4, était un poète tragique dont il cite un passage assez analogue à celui de Plutarque.

sagesse dans des fictions ingénieuses. Les louanges mêmes des dieux, les vœux et les cantiques empruntaient les charmes de la poésie et de l'harmonie du chant. Dans les uns c'était un talent naturel ; dans les autres, l'effet de l'exercice et de l'habitude.

« Apollon n'envia point alors à la divination les grâces et les ornements du langage. Loin de bannir de son trépied les Muses, qu'il voyait honorées partout ailleurs, il les y appela ; il favorisa les esprits nés pour la poésie, il leur offrait des images, et donna de l'activité et de l'énergie à un talent merveilleux qui excitait l'admiration universelle. Mais un changement dans les mœurs et dans la façon de penser en introduisit un autre dans la manière de vivre : on ôta de la tête les réseaux d'or qu'on portait ; on se dépouilla des robes longues et déliées, et on coupa ses cheveux flottants. Une sage habitude arma les hommes de la frugalité contre les attaques du luxe, et l'on fit consister l'ornement dans la modestie et la simplicité, plutôt que dans le faste et la superfluité. Le langage suivit aussi cette révolution générale. L'histoire descendit du char de la poésie, et dans un style simple et uni prit pour son partage la vérité, qu'elle sépara des fables qui la défiguraient. La philosophie préféra la clarté à ce qui n'était bon qu'à frapper les esprits, et ne fit plus ses recherches qu'en prose. Apollon cessa d'inspirer à la pythie un langage extraordinaire, de donner par sa bouche aux Delphiens, aux Spartiates, aux hommes et aux fleuves des noms bizarres et singuliers⁵¹. En ôtant à ses oracles la mesure du vers, les termes inusités, les tours obscurs et énigmatiques, il lui prescrivit de répondre à ceux qui venaient le consulter, comme les lois parlent aux citoyens, les rois à leurs peuples, les maîtres à leurs disciples, c'est-à-dire d'une manière lumineuse et persuasive. Il faut convenir que Sophocle a eu raison de dire :

À mots couverts Dieu parle au sage ;
Le fou n'entend aucun langage

La clarté des oracles produisit un changement dans l'opinion, comme elle en avait produit un dans les mœurs.

« Le vulgaire croyait autrefois que l'obscurité des oracles cachait des choses singulières et extraordinaires. Ils avaient à ses yeux un caractère de divinité qui

⁵¹ Il y a dans le texte, d'appeler les Delphiens *Puricaous*, ou *qui brûlent au feu* ; les Spartiates, *Ophioborous*, ou *qui dévorent les serpents* ; les hommes, *oreanes*, et les fleuves, *orempotes*. De ces quatre mots grecs je n'ai trouvé dans les lexiques que j'ai consultés que le surnom des Spartiates. Je ne sais à quoi il fait allusion.

les lui faisait respecter avec une crainte religieuse. Dans la suite, on se plaignit de l'enthousiasme de la poésie qui jetait un voile sur tout ce qu'on désirait de savoir et de connaître, sans les ornements et les énigmes dont elle les couvrait. Le motif de ces plaintes était moins la difficulté d'entrevoir la vérité des oracles sous l'ombre qui la cachait, que de faire disparaître leur ambiguïté, et tous ces dehors mystérieux et énigmatiques, dont on ne les enveloppait que pour justifier les événements contraires à ceux que la prédiction avait annoncés. Bien des gens pensaient que l'oracle avait auprès de lui des poètes qui recueillaient ses réponses, et les couvraient de la forme poétique, comme d'un vase. Je ne rapporterai pas toutes les imputations qu'ont attirées à nos oracles les Onomacritus, les Hérodote et les Cinéson, pour les avoir revêtus sans nécessité d'un style pompeux et presque tragique. À quoi bon un tel changement? Mais rien n'a fait plus de tort à la poésie que ces bateleurs, ces charlatans, ces bouffons, ces prêtres errants de la grande déesse et de Sérapis⁵², dont les uns prédisaient d'eux-mêmes l'avenir, les autres tiraient le sort dans des livres, et tous dupaient ainsi les esclaves et les femellettes, à qui l'harmonie du vers et des expressions poétiques en imposaient. C'est de là principalement que la poésie, qu'on a regardée comme vendue à tous les fourbes, à tous les imposteurs, à tous les prétendus prophètes, a perdu tout crédit, et s'est vu bannir du sanctuaire de la vérité.

« Faut-il s'étonner que les anciens eussent besoin d'obscurité, de détour et d'équivoque? Ils n'avaient pas à répondre à de simples particuliers qui vinssent les consulter sur l'achat d'un esclave ou sur le succès d'une entreprise, mais à des villes puissantes, à des rois et des tyrans ambitieux, qui venaient interroger le dieu sur les plus grands intérêts; et il eût été dangereux pour les ministres de l'Oracle de les irriter par des réponses contraires à leurs désirs; car le dieu n'obéit pas à Euripide, qui dit d'un ton de législateur :

Apollon aux humains ouvre son seul avenir.

Il se sert pour cela du ministère de prophètes mortels, et il est juste qu'il veille sur leurs jours, qu'il empêche qu'en remplissant leurs fonctions, ils ne soient les victimes des hommes pervers. Il ne veut pas étouffer la vérité, mais en la faisant passer à travers le voile des expressions poétiques, il rompt, il divise ces rayons d'une trop vive lumière, et lui ôte ce qu'elle a de dur et de repoussant. Il

⁵² Cette grande déesse est Isis, dont le culte était très répandu dans la Grèce et dans presque tout le monde connu. – Sérapis était aussi une des grandes divinités de l'Égypte; il désignait le soleil lorsque cet astre est sous l'hémisphère inférieur.

ne fallait pas que les tyrans fussent instruits, ni les ennemis prévenus de ce qui devait arriver ; et pour cela il enveloppait ses réponses sous des paroles douteuses et équivoques, dont le sens, caché pour tous les autres, pouvait être facilement compris par ceux qui le consultaient, pourvu qu'ils s'y rendissent attentifs. C'est donc une extrême folie que de calomnier le dieu et de lui faire un crime de ce que les circonstances ayant changé, il n'a pas conservé son ancienne manière de nous instruire, et en a adopté une nouvelle.

« Le plus grand avantage de la poésie, c'est que la mesure et le nombre du vers gravent plus aisément le discours dans la mémoire. Or, quelle mémoire ne fallait-il pas aux anciens, eux à qui l'on donnait tant de signes pour reconnaître les lieux qu'ils devaient chercher, tant de circonstances à observer, tant de sacrifices à faire au-delà des mers, tant de monuments de héros à découvrir, que leur éloignement de la Grèce rendait si difficiles à trouver ? Vous savez les aventures de Chius, de Crétinus, de Nésichus, de Phalante, et de plusieurs autres chefs d'expédition, qui furent obligés de chercher, sur des signes assez vagues, les lieux où ils devaient établir leurs colonies. Aussi se trompaient-ils souvent, ce qui arriva en particulier à Battus. Comme il ne put pas reconnaître le lieu où il avait été envoyé, il crut que l'oracle l'avait trompé, et il revint consulter le dieu, qui lui répondit :

Je t'avais répondu qu'il fallait reconnaître
Ma fertile Lybie et ses nombreux troupeaux.
Mais tu ne l'as pas fait ; hâte-toi d'y paraître,
Je louerai ta prudence ainsi que tes travaux.

Il le renvoya avec cette réponse. Lysandre ne connaissait ni la colline Archélide, qu'on appelle aussi le coteau des Renards, ni le fleuve Oplita,

Ni ce rusé dragon, caché dans la poussière,
Qui sait adroitement surprendre par derrière.

Il fut vaincu dans ces lieux-là, et tué par un citoyen d'Haliarte, nommé Néochores, qui portait sur son bouclier un dragon pour enseigne. Je n'ai pas besoin de vous rapporter un grand nombre de ces oracles anciens si difficiles à retenir. Vous les connaissez tous.

« Pour moi, j'approuve beaucoup la manière de consulter aujourd'hui l'oracle, et celle de ses réponses. Une paix stable nous assure un grand loisir ; les émi-

grations ont cessé avec la guerre, toutes les séditions sont apaisées, la tyrannie est éteinte, la Grèce enfin est délivrée de tous les maux qui demandaient des remèdes puissants⁵³. Il ne s'agit plus maintenant de la consulter sur des affaires importantes et secrètes, mais sur des choses communes et légères, telles qu'on les propose dans les écoles. On lui demande si on peut se marier, si on mettra son argent à intérêt, si on entreprendra un voyage de mer. Le plus grand nombre même des questions que lui proposent les villes n'a pour objet que de savoir si on aura des récoltes abondantes et si l'on sera exempt de maladies. Il serait inutile d'employer les fictions, les figures et la mesure de la poésie, pour en orner des réponses qui ne demandent qu'un langage simple et naturel. Ce serait imiter la ridicule vanité des sophistes, que de changer ses réponses d'un vain étalage de paroles.

«D'ailleurs la pythie, née avec un caractère vertueux, lorsqu'elle monte sur le trépied pour être l'interprète du dieu, est bien plus occupée de la vérité que d'une vaine gloire, et de la louange ou du blâme des hommes.

«Soyons aussi dans les mêmes dispositions. Et au lieu de paraître craindre que ce temple ne perde une réputation de plus de trois mille ans, et que des gens dédaigneux ne désertent l'oracle, comme on quitte l'école d'un sophiste; au lieu de nous arrêter à en faire l'apologie, à chercher des motifs et des causes à ce que nous ne savons ni de devons savoir, abandonnons à eux-mêmes ces accusateurs téméraires, sans nous mettre en peine de les ramener par nos discours.

Les peines, les remords, seront le seul partage

de celui qui tombe en contradiction sur le compte des dieux. Il approuve ces maximes des sages, gravées sur le frontispice du temple: *Connais-toi toi-même*, et *Rien de trop*; maximes dont il admire surtout l'énergique brièveté, qui renferme un si grand sens dans si peu de paroles; et cependant il blâme les oracles, parce qu'ils sont, pour la plupart, énoncés d'un style simple, clair et précis. Ces belles sentences des sages ressemblent aux fleuves resserrés dans un lit étroit, et qu'on sonde difficilement. On ne peut de même en pénétrer aisément le sens. Mais si vous voulez examiner ce qu'en ont dit ou écrit ceux qui se sont appliqués à en sonder les profondeurs, vous verrez qu'il serait difficile de trouver des discours

⁵³ Plutarque vivait après le règne d'Auguste, et les empereurs qui suivirent ce prince trouvèrent l'Italie, la Grèce une grande partie de l'Europe et de l'Asie, entièrement pacifiées. Ils n'eurent à faire la guerre qu'à des Barbares éloignés. Les autres pays vivaient en paix sous la domination romaine.

plus abondants que ces maximes si concises. Les géomètres disent que la ligne droite est la plus courte qu'on puisse tirer d'un point à un autre. De même, les réponses de la pythie qui, sans détour, sans circuit, sans équivoque ni ambiguïté, vont droit à la vérité, quoique soumises à un examen sévère et dangereux, n'ont encore été convaincues par personne de mensonge et d'erreur ; au contraire, leur véracité reconnue a rempli le temple des offrandes de toute la Grèce, et de celles des Barbares. Vous voyez quels beaux édifices les amphictyons ont ajoutés aux anciens, et⁵⁴ avec quel soin ils ont réparé ceux qui tombaient en ruines.

« Comme les arbres dont la sève est vigoureuse poussent sans cesse de nouveaux rejetons, de même le Pylée de Delphes⁵⁵ s'accroît et se propage, pour ainsi dire, de jour en jour par l'abondance qui y afflue de toutes parts, et prend comme une forme nouvelle par la multitude des temples, des palais, des eaux lustrales, dont la beauté surpasse tout ce qu'on a pu faire depuis mille ans. Les habitants du Galaxium, en Béotie⁵⁶, ont senti, par l'abondance du lait, la présence du dieu.

Quand le lait s'épanchait comme l'eau des fontaines,
Chacun avec plaisir voyait ses urnes pleines.
Cette douce liqueur ruisselait à grands flots.
Et pour la contenir on manquait de vaisseaux.

Apollon nous a comblés de plus grands bienfaits. Il nous a tirés d'un état d'indigence, d'abandon et d'obscurité, pour nous en donner un plein de gloire, d'honneur et d'abondance. Je me félicite de celui auquel Polycrate, Pétrée et moi avons été appelés. Nous en avons rempli les devoirs avec autant de zèle que d'utilité. J'aime l'auteur et le protecteur de ces avantages, et du bonheur dont je jouis.

⁵⁴ Le temple de Delphes avait été construit d'abord d'une manière très simple ; mais à mesure que l'oracle avait acquis de la réputation, on en avait augmenté et embelli les bâtiments. On comptait jusqu'à quatre reconstructions de ce temple. Celui que les amphictyons avaient fait bâtir en dernier lieu était de la plus grande magnificence. Toutes les villes de la Grèce, tous les rois, et même ceux des nations étrangères, avaient contribué à l'enrichir par leurs offrandes.

⁵⁵ Le Pylée désigne non seulement l'assemblée des amphictyons, mais encore le faubourg de Delphes où ils s'assemblaient.

⁵⁶ Je n'ai rien trouvé sur ce Galaxium de Béotie. C'était apparemment quelque édifice, ou peut-être quelque village bâti dans un endroit qu'une tradition sacerdotale ou populaire avait rendu fameux, comme ayant été honoré de la présence d'Apollon, qui devait avoir donné, pour signe de sa présence, une abondance de lait extraordinaire ; son nom du moins semble l'indiquer ; il vient de *lait*.

« Un si grand changement dans notre sort, et en un si court espace de temps, n'est pas l'ouvrage du pouvoir des hommes, mais celui du dieu qui nous a protégés et qui a rendu son oracle si respectable. On a condamné autrefois l'ambiguïté, l'obscurité et l'incertitude de ses réponses ; on blâme aujourd'hui, avec une injuste méchanceté, leur trop grande simplicité. Les enfants voient avec plus de plaisir les arcs-en-ciel, les comètes, les auréoles, et les cercles lumineux qui entourent le soleil et la lune, que ces astres mêmes. À leur exemple, les hommes injustes et ignorants préfèrent les énigmes et les allégories qui enveloppent les oracles et qui frappent les esprits. Ils ignorent les causes des changements qui sont survenus, et ils les imputent à Dieu, au lieu de les attribuer à nous-mêmes, et à eux dont la faible raison ne peut atteindre aux pensées de la divinité. »

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

NOTICE

Les oracles, presque aussi anciens que le paganisme, établis dans toutes les parties du monde connu, y étaient si multipliés, et sous tant de formes et de dénominations différentes, que la nomenclature seule de toutes les espèces de divination en usage chez les païens serait presque un ouvrage. Il n'y avait rien qu'ils n'interrogeassent pour en tirer quelque lumière sur l'avenir ; le ciel, les astres, les éléments, les phénomènes de la nature, le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, les charmes et les enchantements magiques, le sort, l'inspection des traits du visage et des linéaments de la main, les visions et les songes, étaient pour eux autant de moyens de divination auxquels ils recouraient avec la plus grande confiance. Les empires, les républiques, les villes et les particuliers consultaient ces oracles respectés, qu'ils regardaient comme les organes infailibles de la vérité sur leurs destinées futures. La question discutée dans ce traité a deux objets : l'un est la nature même des oracles ; l'autre est la cause de l'époque de leur silence. Dans le premier, on examine si c'étaient les démons qui rendaient les oracles par le ministère de leurs prêtres, et par conséquent s'il y avait dans la divination, telle que les païens la pratiquaient, quelque chose de surnaturel. Dans le second, on recherche pourquoi ces oracles, qui avaient joui si longtemps de la réputation la plus brillante et d'une confiance presque universelle, perdirent enfin leur célébrité, et à quelle époque ils furent entièrement réduits au silence. Cette seconde partie du traité y tient très peu de place, et l'auteur s'est plutôt attaché à rechercher les causes de la divination et de l'enthousiasme prophétique, que les motifs du silence des oracles. Le lecteur trouvera aussi que les digressions que Plutarque s'y est permises sont un peu longues, et que celle qui regarde la pluralité des mondes n'est pas trop liée au sujet. Malgré ces défauts, ce dialogue est d'un grand intérêt par l'importance du sujet et par la variété des objets qui y sont discutés.

LAMPRIAS

On dit, mon cher Térentius Priscus, que des aigles ou des cygnes partis dans le même temps des extrémités opposées de la terre, s'étaient rendus d'un même vol à Pytho⁵⁷, dans le lieu appelé le nombril de la terre. Dans la suite des temps, Epiménide de Phestus consulta l'oracle, pour connaître la vérité sur ce récit. L'ambiguïté et l'obscurité de la réponse lui firent dire :

S'il existe un milieu de la mer, de la terre,
Recours, pour le savoir, au maître du tonnerre.

Apollon punit avec justice la hardiesse d'Epiménide, qui voulait s'assurer de la vérité d'un récit aussi ancien comme on s'assure par le toucher de la réalité d'une peinture.

Nous avons vu de nos jours, peu de temps avant les Jeux pythiques célébrés par Callistrate, deux hommes respectables⁵⁸, arriver à Delphes des parties éloignées et opposées de la terre, et s'y rencontrer : c'étaient Démétrius le Grammairien, qui revenait de la Grande-Bretagne à Tarse, sa patrie⁵⁹, et Cléombrote le Lacédémonien, qui avait voyagé longtemps en Égypte, dans le pays des Troglodytes⁶⁰, et pénétré bien avant dans la mer Rouge, non pour y faire le commerce, mais par le désir de voir et de s'instruire. Il jouissait d'une fortune très honnête, et ne se

⁵⁷ La ville de Delphes avait autrefois le nom de Pytho, du nom d'un fameux brigand qu'Apollon y avait tué, et dont les mythologues ont fait depuis un serpent monstrueux que le dieu avait percé de ses flèches.

⁵⁸ Callistrate, le fils de Léon, était un sophiste contemporain de Plutarque, qui, dans ses *Propos de table*, vante sa douceur et sa générosité. Il était intendant des jeux pythiques pour les amphictyons. Les jeux pythiques, institués en l'honneur d'Apollon pour la victoire qu'il avait remportée sur Pythos, se célébraient à Delphes vers le commencement du printemps. Ils ne consistaient d'abord que dans des combats de chant et de musique. Dans la suite, on y admit les exercices de la course et de la lutte. Ils furent adoptés à Rome l'an 642 de sa fondation, sous le nom de jeux apollinaires.

⁵⁹ Tarse était la capitale de la Cilicie dans l'Asie Mineure, sur les bords du Cydnus. On dit qu'elle avait été bâtie par Sardanapale. Elle était, par son goût pour les lettres, la rivale d'Athènes et d'Alexandrie.

⁶⁰ Ce nom signifie *habitants des cavernes*. On appelait ainsi le peuple qui occupait les terres adjacentes au golfe Arabique, dans le voisinage de l'Éthiopie ; il habitait dans des cavernes à cause du froid, selon Strabon, liv. XI, p. 349.

souciant point d'amasser du superflu, il employait son loisir à des voyages utiles et recueillait des faits historiques, comme les matériaux de sa philosophie, qui, selon qu'il le disait lui-même, avait pour terme la science de la divinité⁶¹.

Il arrivait depuis peu du temple de Jupiter Ammon, dont il laissait assez voir que les curiosités l'avaient peu frappé. Seulement il racontait, sur la lampe qui y brûle perpétuellement, une particularité remarquable, qu'il disait tenir des prêtres de ce dieu. Ils prétendent que chaque année il s'y consume moins d'huile que la précédente, et ils donnent cette différence comme une preuve certaine que les années sont inégales et vont toujours en diminuant, puisqu'une moindre consommation d'huile, suppose nécessairement un espace de temps moins long. Tout le monde fut étonné de ce phénomène. Démétrius seul trouvait ridicule qu'on voulût fonder sur de si petits objets la recherche des plus grandes choses. Ce n'était pas, selon lui, peindre un lion par sa seule griffe, comme disait Alcée, mais à l'occasion d'une lampe et de sa mèche⁶² vouloir changer l'état du ciel et de la terre, et détruire entièrement les connaissances mathématiques.

« Votre réflexion, répliqua Cléombrote, n'embarrassera point du tout ces prêtres, et ils ne conviendront pas que les géomètres les surpassent en exactitude. Au contraire, ils soutiendront que ceux-ci sont bien plus sujets à se tromper dans le calcul des mouvements et des périodes célestes, dont les intervalles sont si éloignés, qu'ils n'y sont eux-mêmes exposés dans la mesure de l'huile; d'autant que la singularité du fait est pour eux une raison de l'observer avec la plus scrupuleuse attention. Ne vouloir pas que les petites choses servent de preuves aux grandes, ce serait, mon cher Démétrius, porter préjudice à bien des arts, et leur ôter leurs démonstrations ou leurs conjectures. Vous-même, ne prouvez-vous pas un point assez important, c'est-à-dire que les anciens héros avaient coutume de se raser, parce que Homère fait mention du rasoir? Ne concluez-vous pas qu'ils plaçaient leur argent à intérêt de ce qu'il dit ailleurs :

Mon argent tous les ans s'accroît à mon profit?

⁶¹ Il y a dans le grec *la théologie*. On donnait ce nom à la partie de la philosophie qui regardait la divinité, et on appelait théologiens les premiers hommes qui s'y étaient appliqués, tels qu'Orphée, Linus, etc. Cléombrote ne m'est point connu. Je ne sais si ce Démétrius de Tarse est le même que celui dont parle Diogène Laërce, liv. V, ch. 85, et qu'il dit avoir composé des satires.

⁶² C'était une plante que les Latins nommaient *ellychnium*, et dont les anciens employaient les feuilles à faire des mèches pour les lampes.

Vous entendez cet accroissement de l'intérêt annuel : vous saisissez avidement l'épithète d'*aiguë* que le même poète donne à la nuit, pour en inférer que la terre étant sphérique, son ombre se termine en cône. Tout homme qui ne voudra pas qu'on juge de grandes choses par les petites, passera-t-il aux médecins de conjecturer qu'il y aura l'été des maladies contagieuses quand il y a beaucoup d'araignées, et qu'au printemps les feuilles de figuier ont la forme du pied de la corneille ? Souffrira-t-il qu'on juge de la grandeur du disque du soleil par une mesure d'eau déterminée⁶³, ou qu'un instrument d'une forme très simple marque la hauteur de celui des deux pôles qui est toujours visible sur notre horizon ? Car voilà ce que nous disaient les prêtres d'Ammon. Il faut donc avoir recours à d'autres raisonnements pour leur prouver que le soleil, comme nous l'avons cru de tout temps, conserve invariablement la route qui lui a été prescrite. »

Le philosophe Ammonius⁶⁴, qui était présent à cette conversation, prit la parole. « Ce n'est pas seulement le soleil, s'écria-t-il, mais tout le ciel ; car il faudra nécessairement dans ce système que la route du soleil d'un tropique à l'autre soit rétrécie ; qu'il ne parcoure plus une aussi grande portion du cercle de l'horizon que le disent les mathématiciens, et que cette portion diminue de plus en plus par la contraction des cercles méridionaux vers le septentrion ; que par conséquent notre été devienne plus court, et la température de l'air plus froide, puisque le soleil se replierait toujours au-dedans de l'espace qu'il parcourt, et décrirait, aux signes des tropiques, de plus grands parallèles. Il s'ensuivra encore que les cadrans dressés à Syène ne seront plus sans ombre au solstice d'été⁶⁵, que l'espace entre les tropiques étant rétréci, plusieurs étoiles fixes seront obligées de

⁶³ C'étaient deux mesures de liquide dont la première répondait au *conge* des Romains, et contenait dix livres d'eau, poids romain, c'est à dire près de cinq pintes de notre mesure ; la seconde était de même poids que l'hémine des Romains, et revenait à peu près à notre demi-setier. Ptolémée, Proclus et Cléomède ont écrit que les anciens se servaient de clepsydras, ou espèces d'horloges d'eau, pour mesurer la grandeur du disque du soleil. Ils remplissaient d'eau plusieurs vases d'une mesure déterminée, et observaient la quantité de ces vases qui s'écoulaient pendant que le soleil était sur notre horizon, et de ceux qui se vidaient pendant qu'il parcourait l'hémisphère inférieur ; ensuite, comparant le nombre des uns avec celui des autres, et connaissant déjà la grandeur du cercle total que cet astre parcourait dans les deux hémisphères, ils déterminaient quelle portion de ce cercle était égale au disque du soleil. Il fallait apparemment que chaque vase contint une mesure d'eau proportionnée à une certaine portion du cercle. Mais Ptolémée ne croyait pas cette mesure bien exacte. (Voyez Turnèbe, notes sur ce traité).

⁶⁴ Cet Ammonius est le même que celui que nous avons vu dans le traité sur l'inscription EI du temple de Delphes.

⁶⁵ Syène, ville considérable de la Haute Egypte sur le Nil, dans le voisinage de l'Ethiopie, était célèbre par ses belles carrières de marbre granit ou syénite. Elle est presque sous le tropique du Cancer, et c'est pour cela que les corps n'y font point d'ombre dans le solstice d'été.

se réfugier sous l'horizon, et d'autres de le heurter et de se confondre. Diront-ils que les autres astres conservant toujours le même mouvement, le soleil seul éprouve dans le sien de la variation ? Mais ils ne pourront assigner aucune cause de cette accélération de mouvement pour le soleil tout seul, entre un si grand nombre d'étoiles. D'ailleurs, ils troubleront la plupart des phénomènes célestes, et surtout ceux de la lune par rapport au soleil. Nous n'aurions donc nul besoin de leurs mesures d'huile pour observer cette différence d'année si elle avait lieu. Les éclipses de la lune, qui se trouve assez souvent dans la projection de l'ombre de la terre, et celles du soleil, lorsqu'il est en conjonction avec la lune, suffiraient pour le prouver. La fausseté de cette opinion est évidente, et ne mérite pas d'être discutée plus longtemps.

«—Mais, dit Cléombrote, j'ai vu moi-même ces différentes mesures d'huile. Les prêtres m'en ont montré plusieurs, et la mesure de l'année présente était beaucoup plus petite que celle des années antérieures.

«—Eh quoi ! reprit Ammonius, cette observation a-t-elle donc échappé à tant d'autres peuples chez qui l'on adore et l'on conserve des feux perpétuels depuis un espace de temps presque infini ? Ou si l'on veut absolument admettre la vérité de cette diminution actuelle, n'est-il pas plus naturel de l'attribuer au refroidissement et à l'humidité de l'air, où même à une cause toute contraire, je veux dire à sa chaleur et à sa sécheresse, qui, rendant, le feu moins actif, font qu'il a moins besoin d'aliment, et qu'il ne consomme pas autant d'huile ? Je me souviens d'avoir entendu dire à des physiciens que l'air en hiver a plus de ressort et favorise davantage la combustion ; qu'au contraire, dans les temps de chaleur, l'air plus raréfié rend le feu moins actif ; qu'allumé aux rayons du soleil, il a moins d'activité, prend plus mollement aux matières combustibles, et les consomme plus lentement.

«Je crois qu'il faut attribuer à la qualité de l'huile la cause de cet effet. Il est probable que l'huile qu'on extrait du fruit de jeunes oliviers contient plus de parties aqueuses, et qu'elle est moins propre à brûler que celle des vieux oliviers, dont la sève plus élaborée a plus de consistance, et donne de l'huile plus parfaite, plus propre à fournir à la lumière un aliment de plus longue durée. Les prêtres d'Ammon ne devraient pas expliquer autrement un phénomène qui d'ailleurs paraît fort extraordinaire et presque incroyable. »

Dès qu'Ammonius eut cessé de parler, je pris la parole et je dis à Cléombrote : Pourquoi ne nous parlez-vous pas plutôt de l'oracle qui a eu autrefois une si grande réputation par le dieu dont il était l'organe, mais dont aujourd'hui la

gloire paraît bien flétrie⁶⁶? Cléombrote baissa les yeux et garda le silence. « Il ne faut point, dit alors Démétrius, s'occuper de cet oracle, et rechercher les causes du mépris dans lequel il est tombé. Ne voyons-nous pas les nôtres tellement négligés, qu'à l'exception de deux ou trois, tous les autres sont abandonnés et ne donnent plus de réponse? Il faut plutôt chercher la cause de leur silence; car, sans parler des autres pays, la Béotie, qui autrefois retentissait de la voix de tant d'oracles, en est aujourd'hui si dépourvue qu'il semble qu'un vent brûlant ait soufflé sur toute la contrée et y ait tari toutes les sources de la divination. La seule où l'on puisse encore puiser est celle de Lébadie⁶⁷. Tous les autres oracles, ou gardent le silence, ou sont réduits à la plus affreuse solitude. »

Dans le temps de la guerre médique, l'oracle d'Apollon Ptoüs et celui d'Amphiaräus étaient également célèbres, et la véracité de l'un et de l'autre fut reconnue. Le prophète de l'oracle d'Apollon, qui parlait ordinairement en langue éolienne⁶⁸, répondit aux Barbares en une langue qu'aucun des ministres présents ne put comprendre. Sans doute le dieu voulait signifier par là que les Barbares n'ont aucune part à l'enthousiasme prophétique, et que la langue grecque n'est point faite pour se prêter à leurs demandes. L'esclave qu'on avait envoyé vers l'oracle d'Amphiaräus crut voir en songe le prêtre, qui d'abord lui ordonna de vive voix de sortir du temple, dont le dieu ne lui permettait pas l'entrée; ensuite il le poussa de sa main pour l'en chasser; et comme il s'obstinait à rester, le prêtre le frappa rudement à la tête d'une grosse pierre. C'étaient des prédictions symboliques de ce qui devait arriver. Mardonius, battu non par un roi, mais par le tuteur et le lieutenant du roi de Sparte⁶⁹, qui commandait les Grecs, fut tué dans le combat d'un coup de pierre, comme l'esclave lydien avait cru en songe être frappé d'une pierre.

« Tégryre, où l'on dit qu'Apollon est né, avait autrefois un oracle célèbre. Deux ruisseaux coulent auprès de cette ville: l'un s'appelle encore aujourd'hui le Pal-

⁶⁶ Lamprias parle de l'oracle d'Ammon, qui avait eu autrefois la plus grande célébrité, et qui donnait ses réponses par des signes, et non de vive voix.

⁶⁷ Lébadie, ville de Boétie située entre l'Hélicon et Chéronée, était célèbre par l'oracle de Trophonius. Ce Trophonius, un des plus habiles architectes de son temps, avait bâti, avec son frère Agamède, le temple d'Apollon à Delphes; ils demandèrent à ce dieu d'être payés de leur travail; il leur répondit que dans huit jours ils le seraient, et la septième nuit, ils furent retrouvés morts dans leur lit.

⁶⁸ Dialecte de la langue grecque.

⁶⁹ Pausanias, qui commandait les Grecs avec Aristide à la journée de Platée, était tuteur du jeune roi Plistarchus, fils de Léonidas, qui avait été tué aux Thermopyles. Convaincu d'avoir entretenu des intelligences avec Xerxès pour lui livrer la Grèce, il se réfugia dans le temple de Minerve, dont on mura la porte, et où on le laissa mourir de faim.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

mier, et l'autre l'Olivier⁷⁰. Pendant la guerre des Perses, le prophète Echécrate prédit aux Grecs leur victoire; et durant celle du Péloponnèse, les Déliens, chassés de leur île, reçurent, dit-on, de Delphes, un oracle qui leur ordonnait de chercher le lieu de la naissance d'Apollon et d'y faire des sacrifices. Comme ils témoignèrent leur surprise d'une réponse qui leur faisait douter si ce dieu n'était pas né ailleurs qu'à Délos, la prêtresse ajouta qu'une corneille leur indiquerait l'endroit. Ils s'en allèrent, et arrivés à Chéronée, ils entendirent une cabaretière qui parlait avec des étrangers de l'oracle de Tégryre qu'ils allaient consulter. Ces étrangers, en prenant congé d'elle, l'appelèrent du nom de corneille, qui était en effet le sien. Les Déliens alors, ayant compris le sens de l'oracle, allèrent à Tégryre, y firent les sacrifices prescrits et ne tardèrent pas à être rétablis dans leur patrie⁷¹. Nous avons eu des preuves plus récentes de la véracité de ces oracles. Et puisque aujourd'hui ils ont entièrement cessé, il est assez convenable que, nous trouvant dans le temple d'Apollon Pythien, nous recherchions les causes de cette révolution. »

Pendant cet entretien nous nous étions avancés du temple vers la porte de la salle où les Cnidiens avaient coutume de s'assembler. Nous y entrons. Les amis que nous allions joindre nous avaient prévenus et s'étaient assis pour nous attendre. Tous les autres se tinrent tranquilles, parce que c'était l'heure du bain, et voyaient frotter d'huile les athlètes. Démétrius seul nous dit en souriant :

« Mentirai-je, ou dirai-je vrai,

si je dis que vous me paraissez n'avoir sous la main aucun sujet de discussion bien intéressant? Je vous vois tous disposés à l'oisiveté, et l'air tourné à la bagatelle. » Il est vrai, lui dit Héracléon de Mégare⁷², « que nous ne cherchons pas

⁷⁰ Tégryre était une ville de Béotie, dont l'oracle eut aussi, pendant longtemps, une grande célébrité. La Béotie était la contrée de la Grèce où il y avait le plus d'oracles et où ils étaient le plus en crédit; ce qui venait, soit de la pesanteur d'esprit et de la stupidité qu'on reprochait à ses habitants, et qui les livraient plus aisément que d'autres à l'imposture des charlatans qui s'érigeaient en prophètes, soit du local même du pays, qui favorisait toutes les supercheries dont les prêtres avaient besoin pour tromper les peuples.

⁷¹ Thucydite, liv. V, ch. 1, raconte que les Athéniens, la dixième année de la guerre du Péloponnèse, chassèrent les habitants de Délos, pour l'entière expiation de cette île, à cause de quelques crimes anciens qui les rendaient incapables de participer aux choses sacrées. Mais les Athéniens, attribuant à cette expulsion les malheurs qu'ils éprouvèrent depuis, déterminés d'ailleurs par un ordre de l'oracle de Delphes, rétablirent, l'année d'après, les Déliens dans leur patrie.

⁷² Cet Héracléon de Mégare ne m'est point connu. Je n'ai trouvé dans Fabricius et ailleurs qu'un Héracléon d'Égypte, grammairien, qui ne peut être celui de Plutarque, lequel, comme

pourquoi le verbe *ballo* perd une des deux *l* au futur, ni quelle est la racine des mots *meilleur*, *pire*, *très bon*, *très mauvais*⁷³, car les questions de cette nature font rider le front. Mais il en est d'autres qu'on peut traiter paisiblement, sans froncer les sourcils, sans prendre un air renfrogné, sans offenser les assistants. Recevez-nous au milieu de vous, répliqua Démétrius, et admettez-y avec nous une question bien convenable au lieu où nous sommes, qui vient de s'élever parmi nous, et que l'intérêt d'Apollon ne rend étrangère à personne. Mais prenez garde que sa discussion ne vous fasse froncer les sourcils. »

« Nous nous assîmes pêle-mêle avec eux, et Démétrius n'eut pas plus tôt proposé la question, que Didyme le Cynique, surnommé Planétiadès⁷⁴, se leva brusquement, et frappa deux ou trois fois la terre de son bâton, en s'écriant : « Ô dieux ! Vous êtes venus nous proposer une question difficile à résoudre, et qui demande une longue discussion. Il ne faut pas être surpris, a dit Hésiode, si on ne trouve plus parmi nous la pudeur et la crainte, tant est grande notre corruption, et si la providence divine nous a abandonnés, en nous ôtant tous les oracles. Je vous demanderai, pour répondre à votre question, pourquoi Apollon n'a pas fait cesser plus tôt les oracles, et pourquoi Hercule, ou un autre dieu, n'a pas enlevé le trépied, souillé par l'impiété des questions qui lui étaient faites. Les uns, pour le tenter comme un sophiste, venaient lui demander s'ils trouveraient des trésors, s'ils recueilleraient de riches successions ; d'autres, si des mariages illégitimes seraient favorisés. Pythagore était dans l'erreur, quand il disait que les hommes devenaient meilleurs en s'approchant des dieux. Au contraire, on ose exposer ouvertement au dieu des passions et des désirs qu'on aurait rougi de faire connaître à un homme sage. »

Il allait poursuivre, lorsque Héracléon le tira par son manteau, et comme, de toute l'assemblée, j'étais le plus familier avec lui, Mon cher Planétiade, lui dis-je, cessez de provoquer un dieu facile à irriter, et dont l'humeur n'est rien moins que douce, quoique, selon Pindare, il dût être plein de bonté pour les hommes. Soit que nous le regardions comme le soleil même, ou comme le père et le souverain de cet astre, infiniment élevé au-dessus de ce monde visible, il n'est pas vraisemblable qu'il ne daigne plus parler aux hommes, lui qui est le principe de leur naissance, de leur nourriture, de leur vie et de leur intelligence. Peut-on

on va le voir, plaisante Démétrius sur la grammaire.

⁷³ Héracléon se moque par là des disputes grammaticales, qui ont rarement de l'intérêt. Le verbe grec *ballo* signifie frapper.

⁷⁴ Je n'ai rien trouvé sur ce Didyme le Cynique. Son nom de Planétiadès lui venait apparemment de la vie errante qu'il menait.

croire aussi que la providence divine, qui, comme une mère tendre et bienfaisante, produit et conserve toutes choses pour notre usage, ne montre que dans la divination seule du ressentiment des outrages qu'elle reçoit de nous, et qu'après nous en avoir fait don dès l'origine du monde, elle nous la retire aujourd'hui, comme si le nombre des méchants n'eut pas dominé parmi les hommes lorsque l'univers était rempli d'oracles? Reprenez donc votre place, et faisant trêve, en faveur des Jeux pythiques⁷⁵, avec la perversité humaine, à laquelle vous avez déclaré une guerre ouverte, cherchez ici avec nous une autre cause de la disparition des oracles. Mais, je le répète, craignez d'irriter Apollon, et laissez-nous ce dieu propice. Tout l'effet de mes représentations fut que Planétiade gagna la porte sans rien dire, et nous quitta.

Après un moment de silence, Ammonius m'adressant la parole, « Prenons garde, Lamprias, me dit-il, à ce que nous allons faire. L'examen de cette question demande la plus grande réserve; il est d'une extrême conséquence de nier que Dieu soit l'auteur du silence des oracles: dire qu'ils ont cessé par toute autre cause que la volonté divine, c'est faire soupçonner que Dieu ne les a pas introduits dans le monde, et qu'ils sont une autre origine. Car il n'est point de puissance supérieure à celle de Dieu qui puisse abolir la divination, si elle est réellement son ouvrage. Aussi ce que j'ai surtout désapprouvé dans le raisonnement de Planétiade, c'est l'inconstance qu'il attribuait à Dieu, qui, selon lui, tantôt favorisait la perversité des hommes, et tantôt lui était contraire. Il faisait de la divinité un roi ou un tyran qui, fermant une porte aux méchants, leur en ouvre une autre, et répond à leurs demandes.

« Mais comme rien ne doit paraître plus digne des dieux que de ne mettre en œuvre que des moyens suffisants, sans jamais en employer d'inutiles ou de superflus, on put prendre ce principe pour règle de leur conduite. Or, la dépopulation qu'ont causée dans toutes les parties de l'univers les séditions et les guerres précédentes, s'étant fait principalement sentir dans la Grèce, au point qu'elle pourrait à peine mettre sur pied trois mille hommes d'infanterie, tandis que la seule ville de Mégare en envoya un pareil nombre à la bataille de Platée, à quoi aurait servi de laisser subsister un si grand nombre d'oracles, qu'à rendre plus sensible la solitude de la Grèce? Dieu aurait sûrement en cela fourni matière à plus d'une inculpation. De quelle utilité seraient aujourd'hui les oracles de Tégyre et de Ptoüs, où l'on trouve à peine dans tout un jour un berger qui garde ses troupeaux?

⁷⁵ Plutarque suppose que cet entretien eut lieu pendant la célébration des pythiens; et tant qu'ils duraient, les peuples de la Grèce, qui étaient en guerre, cessaient toutes les hostilités, afin de pouvoir assister à ces jeux, et de participer aux sacrifices qui s'y faisaient.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

« Cet oracle même de Delphes, le plus ancien et le plus célèbre de tous, fut longtemps réduit à une vaste solitude par un affreux dragon, qui le rendait, dit-on, inaccessible, quoiqu'à dire vrai, je crois que dans cette occasion on prend l'effet pour la cause. Ce fut vraisemblablement la solitude du lieu qui attira ce monstre, plutôt qu'il ne cause lui-même cette solitude. Lorsque, par la faveur du dieu, la Grèce eut rétabli plusieurs de ses villes, et que le pays se fut repeuplé, l'oracle eut deux prophétesses qui montaient tout à tour sur le trépied, et une troisième désignée, qui leur servait comme d'assistante. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule prophétesse, et l'on ne s'en plaint pas, car elle suffit aux besoins du pays. Il ne faut donc pas accuser Apollon. Ce qui reste ici de divination est suffisant pour ceux qui viennent consulter l'oracle, et personne ne s'en retourne mécontent. Agamemnon, avec neuf hérauts, avait de la peine à contenir l'assemblée des Grecs, tant elle était nombreuse. Au contraire, vous verrez ici, dans peu de jours, que, sur ce théâtre, une seule voix se faite entendre facilement de tous les spectateurs. De même, la divination employa plusieurs organes, lorsque la population était plus nombreuse. Mais aujourd'hui, il faudrait s'étonner, si Dieu prodiguait inutilement ses oracles, et les laissait ou s'écouler comme l'eau, ou se perdre dans les airs, comme ces échos qui, dans les lieux solitaires, répètent les cris des bergers et des troupeaux. »

Après qu'Ammonius eut parlé, Cléombrote, voyant que je gardais le silence, m'adressa la parole, et me dit : « Est-ce que vous êtes convenu que Dieu a lui-même établi et aboli les oracles et la divination ? » Point du tout, lui répondis-je ; j'assure au contraire que Dieu n'a aboli ni l'un ni l'autre. Il est vrai que les dieux nous ont donné pour notre utilité bien des choses qui sont sujettes au changement et que la matière dont elles sont composées passe par différents états ; leur origine ne les garantit pas de la dissolution. Je crois que la divination est sujette aux mêmes vicissitudes. La bonté divine a fait aux hommes des dons précieux, mais elle ne leur a rien donné d'éternel. Les dieux seuls sont immortels, a dit Sophocle, leurs ouvrages ne le sont pas. Il faut laisser à ceux qui connaissent la nature des choses et les qualités de la matière, le soin de chercher quelle est la vertu et la puissance des oracles, de manière cependant que Dieu en soit toujours le principe. Il serait insensé et même ridicule d'imaginer que Dieu, semblable aux ventriloques qu'on appelait autrefois euryclées, et qu'on nomme aujourd'hui

pythons⁷⁶, entre dans le corps des prophètes, et qu'il se serve de leurs organes, pour faire entendre ses réponses.

« Vous avez raison, me dit Cléombrote; mais comme il est difficile de comprendre et de déterminer jusqu'à quel point et dans quels effets il faut faire intervenir la providence divine, les uns ne lui en attribuent aucun, les autres les mettent tous sur son compte, et tous s'éloignent également du juste milieu, le seul point convenable. Il est plus sensé de dire, avec quelques autres, que comme Platon, en imaginant un élément qui est le sujet des qualités propres aux substances, et qu'on appelle aujourd'hui la matière et la nature, a délivré les philosophes d'un grand nombre de difficultés considérables; de même, selon moi, ceux qui ont supposé des êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes, et ont trouvé le nœud qui nous lie avec eux, ont levé un bien plus grand nombre de difficultés épineuses, soit que cette doctrine vienne de Zoroastre⁷⁷ et des mages, soit qu'elle tire son origine de la Thrace et d'Orphée, de l'Égypte et de la Phrygie, comme le font conjecturer les sacrifices et les rites qui sont en usage dans ces deux pays, où des cérémonies lugubres et funèbres se trouvent mêlées avec celles qu'on pratique pour les dieux célestes. Parmi les Grecs, Homère emploie indifféremment les noms de dieux et de génies, et appelle quelquefois les premiers, des démons.

« Hésiode est le premier qui ait distingué d'une manière précise quatre espèces d'êtres intelligents; les dieux, les démons, qu'il suppose nombreux et bienfaisants, ensuite les héros, au nombre desquels il place les demi-dieux, et enfin les hommes. D'autres admettent dans les âmes le même changement que dans les corps; et comme la terre se change en eau, l'eau en air, et l'air en feu, la nature tendant toujours en haut; de même parmi les âmes humaines, celles qui sont plus vertueuses deviennent des héros, les héros sont changés en démons, et quelques-

⁷⁶ Eurycle était un ventriloque d'Athènes qui passait pour faire des prédictions vraies, parce qu'on croyait qu'il avait un génie ou un démon dans les entrailles. Ce fut de lui que tous les devins prirent le nom de ventriloques et d'euryclees, selon Suidas. On donne la même origine au mot pythons, qu'on fait venir d'un certain Python, imposteur habile en ce genre. (Voyez Vandale, p. 86)

⁷⁷ Zoroastre, surnommée le Mage, fut le législateur des anciens Perses. On dispute beaucoup sur le temps auquel il a vécu. L'opinion de ceux qui le font vivre cinq mille ans avant la guerre de Troie, et qui a été suivie par Plutarque dans son traité sur Isis et Osiris, et par Diogène Laërce dans sa préface sect. 2, est visiblement fabuleuse. D'autres le placent six cents ans avant l'invasion de la Grèce par Xerxès; et quelques uns, cinq ou six cents ans avant J.-C. Il y a des auteurs qui croient qu'il y a eu deux Zoroastre; d'autres en comptent trois, et même jusqu'à six. Ce philosophe admettait l'existence des démons ou génies, dont les uns, ouvrage d'Oromase, étaient bons et vertueux; les autres, mauvais et malfaisants, avaient été produits par Arimane, le mauvais principe. Plutarque a exposé cette doctrine de Zoroastre dans le traité d'Isis.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

unes en petit nombre, entièrement purifiées par un long exercice des vertus, sont élevées à la nature divine. Il en est au contraire qui, incapables de maîtriser leurs désirs, se rabaissent jusqu'à se plonger de nouveau dans des corps mortels, pour y mener, comme dans une atmosphère nébuleuse, une vie obscure et misérable. Hésiode pense qu'après une certaine révolution de siècles, les démons subissent la mort, et il désigne cet espace de temps d'une manière enveloppée, en faisant dire à une naïade :

La nature de l'homme a borné la durée ;
La corneille neuf fois en égale le cours,
Et celle-ci du cerf voit quatre fois les jours ;
Au corbeau de trois cerfs la vie est assurée ;
Le phénix vit neuf fois l'âge du noir corbeau.
Filles de Jupiter, nymphes toujours aimables,
Les longs jours du phénix rendent son sort très beau ;
Les vôtres sont dix fois encore plus durables.

Ceux qui ne prennent pas le mot d'*âge* dans son véritable sens, prolongent ce temps jusqu'à une durée infinie. On ne doit l'entendre que d'une année ; et alors la vie des démons ne sera en tout que de neuf mille sept cent vingt ans. Plusieurs mathématiciens retranchent encore sur ces années, et Pindare même ne les porte pas au-delà de ce nombre, lui qui prétend que les nymphes égalent la durée des arbres, et que c'est pour cela qu'on les appelle *hamadryades*. »

Comme il parlait encore, Démétrius l'interrompt. « Cléombrote lui dit-il, comment pouvez-vous dire que l'âge de l'homme ne signifie qu'une année ? Soit qu'on l'entende seulement du temps de sa vigueur, soit qu'on le prenne pour toute sa vie, comme quelques-uns lisent dans Hésiode, sa durée n'est pas aussi courte que vous le dites. Ceux qui suivent la première leçon, entendent avec Héraclite, par l'âge de l'homme, un espace de trente ans, temps auquel un fils peut lui-même devenir père. Ceux qui l'entendent dans le second sens, donnent à l'âge de l'homme cent huit ans. Ils disent que la moitié de la vie humaine est de cinquante-quatre ans, nombre composé de l'unité, des deux premiers cubes⁷⁸ ; ce sont les nombres que Platon a aussi employés pour la création de l'âme. Hésiode

⁷⁸ Le nombre 54 est composé du nombre 4, qui est l'unité ; des nombres 2 et 3, qui sont les deux premiers nombres simples ; de 4 et de 9, les deux premiers carrés, et des deux premiers cubes 8 et 27. En joignant ensemble tous ces nombres, 1, 2, 3, 4, 8, 9, 27, dont le dernier est la somme des autres, on a 54.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

paraît avoir voulu faire allusion, quoique d'une manière obscure, à cet embrasement universel qui détruira les nymphes et les eaux :

Ce feu dévorera ces déités chéries,
Qui président aux eaux, aux bosquets, aux prairies.

«—Je reconnais ici, dit alors Cléombrote, cet embrasement des stoïciens dont tout le monde parle, et je vois qu'après avoir envahi les vers d'Héraclite et d'Orphée, il s'est encore saisi de ceux d'Hésiode. Mais je ne crois ni à la destruction du monde, ni à d'autres effets aussi impossibles ; et les paroles que vous avez rapportées sur la vie des animaux, et en particulier sur celle de la corneille et du cerf, prouvent qu'on ne doit pas admettre un aussi grand nombre d'années. Au reste, comme l'année renferme dans sa durée le commencement et la fin de tout ce que les différentes saisons amènent et que la terre produit de son sein, on peut, ce me semble, très bien se servir du mot d'année pour désigner l'âge de l'homme. Vous-même vous reconnaissez qu'Hésiode appelle la vie de l'homme *âge*. N'est-ce pas ? » Démétrius en convint. « Il est également certain, reprit Cléombrote, que l'on exprime souvent par un même terme la mesure et la chose mesurée, comme on le voit dans les mots *hémine*, *boisseau*, *amphore* et *muid*. Ainsi, comme nous donnons particulièrement le nom de nombre à l'unité, qui est la plus petite mesure et le principe de tous les nombres, de même Hésiode donne à l'année, qui est la première mesure de la vie humaine, le nom d'âge, dont l'année est la mesure ; car les nombres qui se forment de ces premiers n'ont pas les propriétés les plus remarquables en ce genre. Le nombre 9,720 est formé des quatre premiers nombres en commençant par l'unité, joints ensemble et multipliés quatre fois, ou de dix fois quatre ; car de l'une et l'autre manière on a quarante pour produit, et ce dernier nombre, triplé successivement jusqu'à cinq fois, donne pour résultat le nombre 9,720. Mais je n'ai pas besoin d'entrer en discussion sur ce point avec Démétrius. Que le temps dans lequel l'âme des génies et la vie des héros éprouvent des changements, soit plus long ou plus court, qu'il soit déterminé ou incertain, il n'en sera pas moins prouvé dans l'une et l'autre supposition, par des témoins de la plus haute antiquité et d'une sagesse reconnue, qu'il est entre les dieux et les hommes des êtres intermédiaires sujets aux passions et aux vicissitudes de l'humanité, et que nous devons, d'après la tradition de nos pères, reconnaître et honorer sous le nom de génies.

«Xénocrate, l'ami de Platon, pour nous en donner une idée, employait les figures des triangles. Il représentait la divinité par le triangle équilatéral, l'hu-

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

manité par le triangle scalène, et les démons par le triangle isocèle. Le premier a ses trois côtés parfaitement égaux ; dans le second, ils sont tous trois inégaux ; le troisième, dont deux côtés sont égaux et l'autre inégal, convient aux génies, qui réunissent aux affections humaines la puissance divine. La nature elle-même en a mis sous nos yeux des images sensibles : celles des dieux dans le soleil et les astres ; celles des mortels dans les vapeurs qui s'enflamment, dans les comètes et les autres météores ignés. Euripide y fait allusion dans ces vers :

À peine touchait-il à la fleur de son âge,
Que semblable à l'éclair qui brille dans les cieux,
Et qui dans un instant disparaît à nos yeux,
Il parut, et la mort fut son triste partage.

La lune a un rapport frappant avec les génies, dont elle représente les changements par les progrès et les diminutions périodiques de sa lumière, qui la font appeler par les uns un astre terrestre ; par les autres, une terre céleste ; par d'autres, enfin, le partage d'Hécate céleste et terrestre⁷⁹.

« Si l'on supprimait l'air répandu entre la terre et la lune on détruirait l'assemblage et l'union de toutes les parties de l'univers, en ne laissant au milieu qu'un espace vide et sans liaison. De même : ceux qui n'admettent pas l'existence des génies détruisent tout commerce entre les dieux et les hommes, en ôtant cette classe d'être que Platon appelle les interprètes et les ministres des dieux ; du moins, ils nous mettent dans la nécessité de tout confondre, d'assujettir les dieux aux passions humaines, et de les arracher, en quelque sorte, du ciel pour les faire vaquer aux affaires des mortels, comme on dit que les femmes de Thessalie font descendre la lune sur la terre. Cette opinion de leur pouvoir s'accrédita, dit-on, par la ruse d'Aglaonice, fille d'Hégétor, qui, versée dans les connaissances astronomiques, faisait croire au vulgaire, dans les éclipses de lune, que par ses charmes magiques elle attirait du ciel cette planète.

« Nous ne devons pas ajouter foi aux discours de ceux qui prétendent que Dieu méprise la divination, les sacrifices et les fêtes ; mais ne croyons pas non plus qu'il y préside lui-même. Il y a des génies dont les dieux se servent comme

⁷⁹ Hécate était chez les anciens une triple divinité, déesse des bois sous le nom de Diane ; dans les cieux, la Lune ou l'Hécate céleste, et dans les enfers, Proserpine ou l'Hécate terrestre ; car ils donnaient ce surnom de terrestre au séjour des enfers, soit parce que les enfers étaient placés sous la terre, soit parce qu'ils se servaient de cette épithète pour désigner en général tout ce qui était terrible.

de ministres et de serviteurs, à qui le soin des fêtes et des mystères est confié. Il en est d'autres qui sont chargés de parcourir la terre, et de punir l'orgueil et le crime de ses habitants. Il en existe d'un troisième ordre, qu'Hésiode appelle les sages et justes dispensateurs des biens, qui jouissent des honneurs de la royauté, parce que la bienfaisance est l'apanage du pouvoir suprême.

« Les génies diffèrent entre eux par leurs vertus, comme les hommes. Leur nature est sujette aux désordres des passions et des erreurs. Les uns ont des qualités faibles et languissantes ; les autres ont des vices plus nombreux et plus difficiles à guérir. Nous trouvons des traces des signes multipliés de cette distinction dans les initiations et les sacrifices, et dans beaucoup de récits fabuleux. Par rapport aux mystères, où l'on voit les preuves les plus frappantes et les plus certaines de la vérité sur la nature des génies, je dirai avec Hérodote : Que ma bouche se taise⁸⁰.

« Pour moi, je ne crois pas que les dieux soient honorés par ces fêtes et ces sacrifices, et qu'ils voient avec complaisance, dans ces jours funestes, des hommes déchirer cruellement des victimes humaines, dévorer des chairs sanglantes, observer des jeûnes rigoureux, se livrer à des gémissements lugubres, se permettre des propos obscènes, et dans des transports d'agitation et de fureur, pousser des cris affreux ; mais je dirai que ces fêtes et ces sacrifices n'ont été établis que pour apaiser les mauvais génies et détourner les effets de leur méchanceté. Si autrefois on a immolé des victimes humaines, ce n'est pas que les dieux aient jamais demandé et reçu de pareils sacrifices. Si les rois et les généraux d'armée ont livré leurs enfants pour servir de victimes, s'ils les ont égorgés eux-mêmes, et s'ils ont présidé à ces sacrifices barbares, un grand intérêt le leur inspirait. Ils voulaient éloigner les effets de la colère, du ressentiment et des caprices de ces génies malfaisants, ou apaiser leur vengeance ; quelquefois même ils cherchaient à assouvir les amours violentes et tyranniques de ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas se satisfaire. Hercule assiégea la ville d'Oechalie⁸¹ pour avoir une jeune princesse. Il arrive aussi que ces génies puissants et méchants, demandent qu'on leur livre une âme encore unie à son corps ; et quand ils ne peuvent pas contenter leur passion, ils frappent les villes de la peste et les campagnes de stéri-

⁸⁰ Hérodote, en rapportant plusieurs usages religieux des peuples dont il écrit l'histoire, dit souvent qu'il ne se permettra pas de répéter ce que les prêtres lui en ont appris.

⁸¹ Hercule étant devenu amoureux d'Iole, fille d'Eurytus, roi d'Oechalie, ville de Laconie, dans une contrée du Péloponnèse du même nom, et sachant que son père l'avait promise à celui qui tirerait le mieux de l'arc, il se présenta, et eut l'avantage sur tous ces rivaux. Mais Eurytus refusa de lui donner sa fille, et Hercule, pour se venger, saccagea la ville Oechalie. (Apollod., liv. II, ch. 29)

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

lité ; ces fléaux ne cessent que quand ils possèdent l'objet de leur amour. D'autres génies font le contraire : ils sacrifient la personne aimée. J'ai fait un long séjour dans l'Ile de Crète, où j'ai vu une cérémonie bien ridicule : on y montrait l'image d'un homme sans tête, et on disait que cette figure représentait Molus, père de Mérion, qui fut trouvé sans tête pour avoir fait violence à une nymphe.

« Il ne faut pas mettre sur le compte des dieux les rapt, les exils, les retraites, les états de servitude que des récits fabuleux leur attribuent ; mais sur celui des génies dont on a voulu faire passer à la postérité les actions, la puissance et la vertu. Eschyle a donc eu tort de dire :

Et le chaste Apollon fût exilé du ciel.

Sophocle n'a pas plus de raison d'avoir dit dans *Admète* :

Et mon époux lui-même au moulin l'a conduit.

« Les prêtres de Delphes sont encore plus loin de la vérité, lorsqu'ils croient qu'Apollon a combattu contre un serpent au sujet de son oracle, et qu'ils souffrent que ces absurdités soient répétées par les poètes et les orateurs qui se disputent le prix sur les théâtres, et qui semblent contredire à dessein les plus augustes de leurs cérémonies. »

Philippe l'Historien⁸², qui était présent, surpris de cette imputation, demanda quelles étaient les cérémonies que les orateurs et les poètes contredisaient dans leurs disputes pour le prix : « Celles qui regardent l'oracle lui-même, répondit Cléombrote, et auxquelles la ville de Delphes a initié tous les Grecs depuis les Thermophyles jusqu'à Tempé⁸³, car la tente que l'on dresse tous les neuf ans dans le parvis du temple ne représente point le repaire ténébreux d'un serpent, mais le palais d'un tyran ou d'un roi. Il faut en dire autant de l'irruption qu'on y avait fait en silence par la porte appelée Dolonia⁸⁴. On y amène un enfant dont le père et la mère sont encore vivants⁸⁵, et qui porte des torches enflammées. Alors, après

⁸² Ce Philippe est vraisemblablement un philosophe stoïcien de Pruse, ville de l'ancienne Bithynie, dont Plutarque parle dans ses *Propos de table*, liv. VII, q.7.

⁸³ C'était sans doute en mémoire de la fuite et de l'expiation d'Apollon à Tempé que tous les peuples de la Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'à cette vallée, qui était en Thessalie, avaient été initiés aux mystères de Delphes.

⁸⁴ Ce nom de Dolonia n'est point connu ailleurs, et a paru suspect à M. Reiske, qui y substitue Dolopie, contrée voisine de la Thessalie, et par conséquent de Tempé.

⁸⁵ Les Romains appelaient ces enfants *patrimi* et *matrimi*. On les employait dans les cérémo-

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

avoir mis le feu à la tente et renversé la table, on s'enfuit précipitamment par les portes du temple, sans tourner la tête. Enfin, cet enfant erre en divers lieux où il est réduit en servitude, et arrive dans la vallée de Tempé, où il est purifié avec beaucoup de cérémonies. Tout cela, si je ne me trompe, fait soupçonner quelque grand crime et entreprise audacieuse.

« Rien n'est plus absurde, mon ami, que de supposer qu'Apollon, pour avoir tué un monstre, ait besoin d'expiation, qu'il fuie aux extrémités de la Grèce, et qu'il y fasse les mêmes libations que les hommes ont coutume de faire pour apaiser le courroux de ces génies malfaisants destinés à punir ces crimes anciens dont rien ne peut effacer le souvenir. Le récit que j'ai entendu faire au sujet de cette fuite et de cet exil est absolument hors de vraisemblance, et s'il y a quelque chose de vrai, il faut qu'il soit arrivé alors à l'oracle quelque chose d'important et d'extraordinaire. Mais je ne veux pas, pour parler avec Empédocle,

En entassant toujours parole sur parole,
Couper à tout moment le fil de mon discours.

Permettez donc que je termine, comme il est convenable, le sujet que j'ai entamé; car nous en sommes à l'objet de la question, et j'oserai dire, après bien d'autres, que lorsque les génies qui président à la divination viennent à périr, les oracles finissent aussi, ou qu'ils perdent toute leur vertu lorsque les génies s'enfuient et transportent ailleurs leur habitation. Reviennent-ils ensuite, après un long intervalle, alors le sanctuaire des oracles, tels que des instruments qu'on touche, sont ranimés par leur présence, et font de nouveau entendre leur voix. »

Quand Cléombrote eut fini, Héracléon prit la parole: « Nous avons ici, dit-il, aucun profane qui n'ait point été initié aux mystères, et qui pense des dieux autrement qu'il ne doit. Prenons garde, Philippe, d'établir sur cette matière des principes erronés, et dont les conséquences nous mèneraient loin. – Vous avez raison, lui répondit Philippe; mais qu'est-ce qui vous a le plus blessé dans le discours de Cléombrote? – Ce qu'il a d'abord dit, reprit Héracléon, que les oracles sont dirigés, non par les dieux, qui ne doivent avoir rien de commun avec les hommes, mais par les génies, ministres des dieux, me paraît raisonnable, mais d'attribuer à ces génies, d'après des vers d'Empédocle assez légèrement appliqués, des crimes, des calamités, des courses pénibles imposées par les dieux, enfin

nies comme étant de bonne augure, parce qu'ils n'avaient encore éprouvé aucune de ces pertes malheureuses pour des enfants.

la mort même, cette opinion, je l'avoue, me paraît hardie, et plus digne d'un Barbare que d'un homme policé. »

Cléombrote demanda à Philippe le nom et le pays de ce jeune homme. Lorsqu'il eut su son nom et sa patrie, « Nous ne désavouons pas, lui dit-il, mon cher Héracléon, que nos discours n'aient quelque chose d'étrange et d'extraordinaire ; mais dans une discussion de cette importance, il n'est guère possible d'établir une opinion raisonnable sans donner une grande étendue à ses principes. Et vous-même vous êtes-vous aperçu que vous détruisez ce que vous avez avancé ? Vous admettez qu'il y a des génies ; mais en ne voulant pas qu'ils soient sujets aux passions et à la mort, vous leur ôtez l'existence. En quoi diffèrent-ils des dieux, s'ils sont immortels de leur nature, et que leur vertu les mette au-dessus des passions et des erreurs ? »

À ces mots, Héracléon s'étant mis à réfléchir en lui-même, Philippe prit la parole. « Mon cher Héracléon, lui dit-il, Empédocle n'est pas le seul qui ait écrit que les génies sont vicieux ; c'est encore Platon, Xénocrate et Chrysippe. Démocrite lui-même, lorsqu'il demande de n'avoir que des images heureuses, suppose évidemment qu'il y en a de mauvaises et de nuisibles, dont les impressions violentes nous sollicitent au mal. Quant à leur mort, voici ce que j'en ai entendu dire à un homme qui ne manquait ni d'esprit ni de bon sens. Le Rhéteur Emilianus⁸⁶, dont quelques-uns d'entre vous ont pris les leçons, eut pour père Epithérse, mon compatriote et habile grammairien, qui nous racontait qu'il s'était embarqué pour l'Italie sur un vaisseau chargé de beaucoup de marchandises et d'un grand nombre de passagers. Pendant la navigation, comme ils étaient vers le soir auprès des îles Echinades⁸⁷, le vent tomba tout à coup, et le navire fut porté par les flots auprès des îles de Paxas⁸⁸. Tous les voyageurs étaient bien éveillés, et plusieurs même passaient le temps à boire, lorsque tout à coup on entendit une voix qui venait du côté des îles, et qui appelait Thamus avec tant de force, que tout le monde en fut surpris. Ce Thamus était un pilote égyptien que très peu d'entre les passagers connaissaient de nom. Il se laissa appeler deux fois sans répondre, à la troisième, il répondit. Alors celui qui l'appelait, renforçant sa voix, lui dit : « Lorsque tu seras à la hauteur de Palodès⁸⁹, annonce que le grand Pan

⁸⁶ Cet Emilianus est sans doute ce grammairien qui, selon Jonsius, liv. III, ch. 18, § 1, vivait du temps de Tibère. Etienne de Bysance, au mot *Nicée*, donne la liste de ses ouvrages.

⁸⁷ Les Echinades étaient cinq îles de la mer d'Epire, ou Ionienne, situées à l'entrée du golfe de Corinthe, près de l'embouchure du fleuve Acheloüs.

⁸⁸ C'étaient, selon Pline, liv. IV, ch. 12, deux îles placées entre celles de Leucadie et de Corcyre, dans la mer de Sicile.

⁸⁹ Je n'ai trouvé nulle part ce nom. Le traducteur d'Eusèbe, où l'on lit ce même récit, le rend

est mort». Epithérse nous racontait que tous les voyageurs, effrayés, délibérèrent s'il fallait obéir à cet ordre, ou ne pas l'exécuter. Thamus déclara que si le vent soufflait lorsqu'il serait à la hauteur indiquée, il passerait sans rien dire; mais que si le calme les retenait, il s'acquitterait de l'ordre qu'il avait reçu. Quand le vaisseau fut auprès de Palodès, le vent tomba, et le calme le surprit de nouveau. Alors Thamus monta sur la poupe du vaisseau, et le visage tourné vers la terre, il cria, comme il l'avait entendu, que le grand Pan était mort. À peine eut-il prononcé ces mots, qu'on entendit des gémissements comme de plusieurs personnes surprises et affligées. Le bruit d'un événement qui s'était passé devant un si grand nombre de témoins fut bientôt porté jusqu'à Rome. Tibère voulut voir Thamus, et il resta si persuadé de la vérité de son récit, qu'il fit les plus grandes recherches pour savoir quel était ce Pan. Les savants, qu'il avait en grand nombre auprès de lui, conclurent que c'était le fils de Mercure et de Pénélope.» Quelques-uns de ceux qui étaient présents, et qui avaient vu Emilianus dans sa vieillesse, confirmèrent le récit de Philippe.

Alors Démétrius nous raconta que la plupart des îles qu'on voit éparses dans la mer de la Grande-Bretagne sont désertes, et que quelques-unes portent le nom d'îles des Génies et des Héros; que l'empereur l'y ayant envoyé pour les reconnaître, il aborda à une de celles qui étaient habitées, et dont les naturels, en très petit nombre, étaient regardés par les Bretons comme des hommes sacrés et inviolables. Peu de temps après qu'il y fut arrivé, l'air se troubla, il s'éleva une tempête affreuse, accompagnée de tonnerres et de vents impérieux. Lorsqu'elle eut cessé, les insulaires lui dirent qu'ils venaient sûrement de mourir quelqu'un des principaux génies; que comme une lampe, pendant qu'elle brûle, ne nuit à personne, et, quand elle s'éteint, infecte de son odeur tous ceux qui sont auprès, de même les grandes âmes, quand elles brillent dans tout leur éclat, sont douces et bienfaisantes. Viennent-elles à s'éteindre et à périr, elles excitent ordinairement, comme dans cette occasion, des tempêtes violentes, souvent même elles infectent l'air par des vapeurs empestées. Ils ajoutèrent que Saturne, prisonnier dans une des îles, y était gardé par Briarée, et enseveli dans le sommeil; que c'était le lieu qu'on avait imaginé pour le retenir captif, et qu'il était environné d'une multitude de démons qui lui servaient d'esclaves.

Cléombrote, prenant la parole: «Je pourrais, dit-il, vous faire plusieurs récits assez semblables; mais il suffit, pour la question présente, de ne pas contrarier ceux que nous venons d'entendre, et de ne pas empêcher qu'on ne les croit

par marais, et Turnèbe croit qu'il désigne en général un lieu bourbeux et qu'on donnait ce nom à des endroits de la mer où l'embouchure de quelque fleuve amassait beaucoup de limon.

vrais. Je connais, ajouta-t-il, des stoïciens qui non seulement ont sur les génies la même opinion que moi, mais qui, dans ce grand nombre de dieux qu'ils admettent, n'en reconnaissent qu'un seul qui soit incorruptible et éternel et croient que tous les autres sont nés et mourront un jour.

Ne craignons pas ces railleries et ces sarcasmes que les épicuriens ne rougissent pas d'étendre jusqu'aux dieux et à la Providence, qu'ils osent traiter de fable. Une telle imputation convient plutôt à cette infinité de mondes dont, selon eux, il n'y en a pas un seul qui soit gouverné par une raison divine; mais formés tous par le hasard, ils se maintiennent par la même cause. S'il est permis d'employer, dans la philosophie, l'arme du ridicule, c'est contre ceux qui, dans des systèmes physiques, admettent des images muettes, aveugles et inanimées, qui subissent un nombre infini d'années, qu'elles passent, tantôt à se montrer, tantôt à errer çà et là, et qui émanent des corps pendant qu'ils sont encore animés, ou longtemps après qu'ils ont été brûlés ou réduits en pourriture. Le ridicule, je le répète, est bien placé contre ceux qui introduisent de semblables puérités dans la philosophie, et qui, cependant, ne peuvent souffrir qu'on se fonde sur la nature et la raison pour attribuer aux génies une très longue vie.

«—J'approuve fort, dit alors Ammonius, ce que Théophraste a prononcé sur cette matière. Et qui empêche que nous n'admettions une opinion si respectable et si philosophique, puisqu'en la rejetant on détruit bien des choses possibles, dont on ne pourra plus donner la démonstration, et qu'en l'admettant on ne se jette dans aucune conséquence fausse ou impossible? Je n'ai entendu faire aux épicuriens qu'une seule objection contre les génies qu'introduit Empédocle: c'est que ces esprits étant mauvais et vicieux, ils ne peuvent être heureux ni vivre longtemps, parce que le vice, toujours frappé d'aveuglement, court rapidement vers sa ruine. Mais cette objection est misérable. Si elle était fondée, il s'ensuivrait qu'Épicure était moins vertueux que le sophiste Gorgias, et Métrodore que le poète comique Alexis, puisque celui-ci a vécu le double de Métrodore, et Gorgias trente ans de plus qu'Épicure⁹⁰. Nous disons au contraire que la force est le partage de la vertu, et la faiblesse celui du vice, ce qu'on ne doit pas entendre d'une vie corporelle plus ou moins longue. En effet, nous voyons bien des animaux stupides et lourds, lascifs et incontinents, vivre plus longtemps que d'autres

⁹⁰ Gorgias, fameux rhéteur grec, contemporain de Socrate et de Platon, vécut cent cinq ans, selon Pausanias, liv. VI, ch. 17. Epicure mourut âgé de soixante-treize ans, et survécut à Métrodore de Lampsaque, son disciple, qui était mort sept ans avant lui. Je ne sais à quel âge mourut Alexis, poète comique grec, oncle paternel de Ménandre; mais, parce que Plutarque dit ici, il paraît qu'il avait environ cent six ans, puisqu'il vécut le double de Métrodore.

qui ont plus d'intelligence et de finesse. C'est donc à tort que les épicuriens font dépendre l'éternité de Dieu, du pouvoir qu'il a d'éviter ou de repousser ce qui cause la destruction. Ils doivent reconnaître, dans un être infiniment heureux, une exemption totale des passions et de la mort, sans qu'il ait besoin d'effort ou de travail pour s'y maintenir. Mais peut-être est-il injuste de disputer contre des absents. C'est donc à Cléombrote à reprendre le discours qu'il a interrompu sur la fuite et les transmigrations des génies.

«—Je serai fort étonné, dit alors Cléombrote, si ce qui me reste à dire n'est pas plus absurde que ce que j'ai dit, quoi qu'il s'accorde avec nos connaissances naturelles. Platon lui-même paraît le justifier. Il est vrai qu'il ne s'en explique pas bien clairement; mais son opinion, quelque obscure qu'elle soit, semble le faire soupçonner; et cependant, cette précaution ne l'a pas mis à l'abri des plaintes des philosophes. Puisque nous avons commencé de traiter ce sujet plein de fables, devant les auditeurs les plus indulgents qui veulent bien l'examiner comme on met à l'essai une monnaie étrangère, je ne craindrai pas de raconter l'histoire d'un barbare, que je n'ai pu découvrir sur les bords de la mer Rouge qu'après bien des courses et des dépenses.

«Il ne se montre qu'une fois l'année; tout le reste du temps, il vit avec les nymphes nomades et les génies. Lorsqu'enfin je l'eus trouvé, il me reçut poliment et me permit de l'entretenir; c'est le plus bel homme que j'ai encore vu. Il n'a jamais eu de maladie, il s'en préserve par l'usage d'un fruit amer qu'il ne prend qu'une fois par mois. Il sait plusieurs langues, mais il me parla presque toujours dorien, et son langage tenait beaucoup de la poésie et du chant. Lorsqu'il parlait, l'odeur qui s'exhalait de sa bouche embaumait tous les environs. Il passe sa vie dans l'étude des sciences. Seulement, un certain jour de l'année, il est saisi d'un esprit prophétique, et se rend au bord de la mer, où il prédit l'avenir. Les rois, les princes et les grands viennent en foule le consulter, et se retirent après l'avoir entendu. Il disait avoir reçu des génies le don de la divination. Il parlait de Delphes, des sacrifices qu'on y fait, et des aventures de Bacchus, en assurant qu'elles étaient arrivées à des génies. Il parlait encore de Python, et il disait que celui qui l'avait tué n'avait pas été exilé pendant neuf ans à Tempé, mais qu'il était allé dans un autre monde, où il avait demeuré pendant le cours de neuf grandes années, d'où il était sorti sans souillure après avoir été parfaitement purifié, et qu'il avait repris la direction de l'oracle, confié, dans cet espace de temps, à la garde de Thémis.

«Il racontait que le combat des Typhons et des Titans n'était que celui des génies les uns contre les autres; que l'exil fut le partage des vaincus, et que les dieux

imposèrent des peines aux coupables. Les outrages de Typhon contre Osiris, et de Saturne contre Uranus diminuèrent ou même anéantirent le culte qu'on leur rendait, et ils passèrent tous les deux dans un autre monde.

« J'ai entendu dire que les Solymes, peuple voisin des Lyciens, avaient rendu plus d'honneur à Saturne qu'à aucune autre divinité; mais qu'ensuite ce dieu ayant tué leurs princes Arsalus, Dryus et Trosobius⁹¹, il prit la fuite et se retira dans un lieu inconnu qu'on n'a jamais pu découvrir; qu'alors les Lyciens, négligeant son culte, honorèrent leurs princes morts sous le nom de dieux Sévères, et firent, en leur nom, les imprécations publiques et particulières. On trouve dans les fables une foule de traits semblables. Au reste, ajoutait cet étranger, si nous donnons à quelques génies les noms ordinaires des dieux, il ne faut pas s'en étonner. Chaque démon est attaché à un dieu, et se plaît à porter son nom, comme lui devant son pouvoir et les honneurs qu'il reçoit. Ainsi parmi nous l'un a le nom de Jupiter, un autre celui de Minerve, de Bacchus, d'Apollon ou de Mercure. Quelques-uns ont dû au hasard des dénominations assez justes; mais la plupart les ont reçues de dieux qui leur étaient fort étrangers, et avec lesquels ils n'avaient aucun rapport. »

Le récit de Cléombrote étonna tout le monde. Héracléon lui ayant demandé quel rapport cela pouvait avoir avec Platon, et comment il avait donné occasion à ce qu'il venait de dire, Cléombrote reprit ainsi la parole: « Vous savez très bien que Platon, en rejetant l'infinité des mondes, n'a jamais osé prononcer sur leur nombre, et qu'en accordant quelque vraisemblance aux raisons de ceux qui en assignent un pour chaque élément, et les portent jusqu'à cinq, il s'en est tenu à croire qu'il n'y en avait qu'un. Ce sentiment paraît particulier à Platon. Les autres philosophes ont toujours redouté la multitude des mondes, comme si, en ne bornant pas la matière à un seul, on tombait nécessairement dans cette infinité indéterminée et si embarrassante. » Votre étranger, lui dis-je, déterminait-il, comme Platon, le nombre des mondes? ou, pendant que vous étiez avec lui, avez-vous oublié de le sonder sur cette matière, « Croyez-vous, me répondit Cléombrote, qu'il y eut rien dont je fusse plus curieux de l'entretenir, surtout l'ayant trouvé si facile et complaisant? Il disait qu'il n'y avait ni une infinité de mondes, ni un seul, ni cinq, mais cent quatre-vingt-trois disposés en triangle, soixante sur chaque côté, et un à chaque pointe du triangle; qu'ils se touchent les uns les autres, et dans leur révolution forment une espèce de danse. L'aire

⁹¹ Ces princes ne sont pas connus. Solyme était une ville de Lycie. Ses habitants, connus d'abord sous le nom de Solymes, et ensuite sous celui de Termilles, furent appelés Lyciens sous Lycus, fils de Pandion, roi d'Athènes.

du triangle est le foyer commun de tous ces mondes, et s'appelle le champ de la vérité. Là existent, dans un état d'immobilité, les idées exemplaires, les raisons primordiales de tout ce qui a été et qui sera; et autour d'elles est l'éternité, du sein de laquelle le temps s'écoule dans tous ces mondes. Les âmes humaines qui ont bien vécu sont admises, une fois en dix mille ans, à la contemplation de ces grands objets, et les mystères les plus saints qu'on célèbre ici-bas, ne sont qu'une ombre de ce spectacle auguste. Il disait encore que c'était pour jouir de la vue de ces biens que les hommes s'appliquaient à la philosophie, et que sans cela ils consumeraient leur temps à des soins inutiles. Je l'ai moi-même entendu, ajoutait Cléombrote, discourir sur ces objets avec simplicité, comme on fait dans l'initiation aux mystères, sans donner aucune preuve de ce qu'il avançait, ni aucun motif pour le faire croire. »

Je demandai alors à Démétrius s'il se souvenait des vers que disaient les amants de Pénélope, surpris de voir Ulysse manier son arc avec tant de dextérité. Sa mémoire les lui ayant rappelés: Je crois, lui dis-je, pouvoir les appliquer à votre étranger, et dire:

Cet homme a la science et l'adresse en partage

dans la connaissance des systèmes et des opinions de toute espèce. Il est versé dans tous les genres de littérature; ce n'est pas un Barbare, mais un véritable Grec, à qui aucune de nos connaissances n'est étrangère. Ce qui le prouve, c'est son système sur le nombre des mondes, qui n'est ni égyptien, ni indien, mais dorien. Il a pris naissance en Sicile, et a eu pour auteur un certain Pétron d'Himère. Je n'ai point lu son ouvrage, et j'ignore s'il existe encore; mais Hippias de Rhèg⁹², cité par Phanias d'Erèse, dit que, suivant le système de Pétron, ces cent quatre-vingt-trois mondes se touchaient les uns les autres par leurs éléments; mais il n'explique point ce que veut dire *se toucher par les éléments*, et il ne dit rien qui rende cette opinion probable.

« Eh! quelle probabilité, dit alors Démétrius, pourrait avoir dans des choses de cette nature? Platon lui-même n'en dit rien qui soit vraisemblable; il se contente de proposer son sentiment sans l'appuyer d'aucune preuve.

⁹² Hippias de Rhèg florissait du temps de Darius et de Xerxès. Entre plusieurs autres ouvrages dont on trouve la liste dans Vossius, *de Hist. Graecae*, lib. 1, chp. 3, il avait composé une Histoire de Sicile en cinq livres. Le même auteur, liv. 1, ch. 9, dit que Phanias d'Erèse, ou Eresse, ville de l'île de Lesbos, avait été disciple d'Aristote, et était auteur de plusieurs ouvrages et de physique.

«Cependant, vous autres grammairiens, lui dit Héracléon, vous attribuez cette opinion à Homère, qui a divisé tout l'univers en cinq mondes, le ciel, l'eau, l'air, la terre et l'Olympe, dont deux sont communs à tous ; savoir, la terre, qui est le plus bas des cinq mondes, et l'Olympe, qui est le plus élevé ; les trois autres, situés au milieu, sont l'apanage de trois dieux. Platon attribue aux différentes parties de l'univers les premières et les plus belles figures et espèces des corps, pour en former cinq mondes, savoir : la terre, l'eau, l'air et le feu. Le cinquième, qui environne les autres, a, selon lui, la forme du dodécaèdre, à cause de la variété de ses mouvements et du grand nombre de ses côtés. Cette figure lui paraissait la plus favorable aux révolutions et aux mouvements que la vie des animaux exige.»

À cela Démétrius répondit : « Pourquoi appeler Homère à notre secours ? Nous avons rapporté assez de fables. Platon, en divisant cet univers en cinq parties, n'a jamais prétendu établir cinq mondes. Dans l'endroit même où il combat le sentiment de ceux qui en admettent une infinité, il dit qu'il pense que Dieu n'en a créé qu'un, et que ce seul monde lui plaît ; qu'il comprend l'universalité de la matière, qu'il est parfait, et qu'il n'y faut rien ajouter. Il est fort étrange qu'en établissant cette vérité, il donne lieu à une opinion qui n'a aucune apparence de probabilité. Si on nie l'unité du monde, on peut en admettre une infinité ; mais de n'en vouloir que cinq, ni plus ni moins, c'est un sentiment dont on ne voit ni la raison ni le motif. Qu'avez-vous à répondre ? » me dit-il en me regardant.

Il me paraît, lui dis-je, que vous oubliez la question des oracles, et que vous voulez traiter un autre sujet, comme si celui que nous avons entamé était déjà fini.

« Je ne perds pas de vue la question des oracles, reprit Démétrius, mais il ne faut pas abandonner celle-ci, qui a suspendu la première. Je ne m'y arrêterai pas longtemps. Je veux seulement faire connaître ce qu'elle a de plus probable ; nous reviendrons ensuite à la première. »

Je pris donc la parole. Premièrement, leur dis-je, les raisons principales qui combattent l'infinité des mondes n'empêchent pas d'en admettre plus d'un. La divination et la providence pourraient avoir lieu dans plusieurs mondes comme dans un seul. La fortune aurait peu d'influence sur les événements ; les choses les plus importantes seraient, dans leurs révolutions, assujetties à des mouvements réglés ; ce qui ne pourrait se faire dans un nombre infini de mondes. D'ailleurs, il paraît plus conforme à la sagesse divine qu'il n'y ait pas un monde unique et solitaire. Dieu étant parfaitement bon, il réunit toutes les vertus, et surtout la justice et la bienveillance, qui sont les qualités les plus belles et les plus convena-

bles à la divinité. Il est encore de sa nature de n'avoir rien d'inutile. Il doit donc exister hors de lui d'autres dieux et d'autres mondes à l'égard desquels il exerce les vertus qui intéressent le bien commun. Car ce n'est pas envers lui-même, ou envers quelque partie de son être, qu'il est juste, bienfaisant et bon, mais envers les autres. Il n'est donc pas vraisemblable qu'il n'existe qu'un seul monde qui flotte isolé dans un vide infini sans commerce ni rapport. Ne voyons-nous pas la nature distinguer chaque classe particulière d'êtres, par des espèces et des formes différentes, qui sont comme les vases et les enveloppes des semences destinées à les reproduire? Car il n'existe point d'être unique dans la nature, et qui n'ait pas un rapport commun avec d'autres; tout ce qui participe à une dénomination commune a aussi une qualité propre qui le distingue. Or, le monde a une dénomination commune et une qualité particulière, et cette propriété marque sa différence avec les autres êtres de même nature et de même espèce.

D'ailleurs, si rien n'est unique dans la nature, ni homme, ni cheval, ni astre, ni dieu, ni génie, pourquoi n'y aurait-il qu'un seul monde? Celui qui objecte qu'il n'y a qu'une seule terre et une seule mer, n'aperçoit pas dans ces objets une similitude de parties qui est évidente. Nous divisons la terre et la mer en plusieurs parties qui portent le même nom; mais nulle partie du monde n'est le monde même, puisqu'il est composé de substances d'une nature différente. Ceux qui emploient toute la matière à former un seul monde, dans la crainte que ce qu'on laisserait au dehors ne troublât, par sa résistance ou par ses chocs, l'harmonie de sa composition, s'effraient mal à propos. Dans la supposition de plusieurs mondes, chacun aura une mesure déterminée de matière et de substance, et il ne restera rien de superflu qui soit dans le désordre, et qui tombe hors de sa sphère. La forme particulière de chaque monde contenant toute la matière qui lui est attribuée, ne permet pas qu'aucune de ses parties, errant au hasard, s'échappe de son sein pour tomber d'un monde dans un autre. La nature n'admet ni une infinité sans bornes, ni des mouvements sans règle et sans mesure. Que si par hasard il s'en écoule quelques portions des uns dans les autres, il faut que ce soient des parties homogènes, et, pour ainsi dire, amies, et que le mélange s'en fasse de la manière la plus analogue à leur nature, comme les rayons des astres se mêlent et se confondent ensemble. Les mondes eux-mêmes doivent s'en réjouir, se contempler les uns les autres d'un œil serein, et établir un commerce d'amitié entre les dieux bons, qui sont en grand nombre dans chacun de ces mondes.

Il n'y a dans tout ce que je viens de dire rien d'impossible, rien de fabuleux ou de contraire à la raison, à moins qu'on ne soit entraîné par l'opinion d'Aristote, comme plus conforme aux lois physiques. Chaque corps, dit ce philosophe,

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

ayant son lieu propre et naturel, il est nécessaire que la terre tende de tous côtés vers le milieu, et que l'eau placée au-dessus d'elle serve de fondements aux substances plus légères. Or, s'il y a plusieurs mondes, il arrivera que la terre en bien des endroits sera supérieure au feu et à l'air, et qu'en bien d'autres elle leur sera inférieure. Il faudra en dire autant de l'air et de l'eau, qui tantôt occuperont la place que la nature leur a assignée, et tantôt seront déplacées. Mais, selon lui, ces hypothèses étant impossibles, il croit qu'il n'y a ni deux ni plusieurs mondes, mais un seul composé de toute la matière qui existe ; et disposée selon les lois de la nature, en raison de la diversité des substances.

Cette assertion a plus de vraisemblance que de vérité. Il faut, mon cher Démétrius, la bien examiner. Lorsque Aristote dit que les corps tendent ou vers le milieu, ou vers les parties inférieures, ou vers les parties supérieures, ou enfin autour du milieu par un mouvement circulaire, de quel milieu veut-il parler ? Ce n'est pas de celui du vide, qu'il ne reconnaît pas. Ceux même qui l'admettent n'y placent ni milieu, ni commencement, ni fin. Ces trois rapports expriment des bornes, et l'infini n'en a point. Mais si Aristote se permet d'avouer que l'infini se meut nécessairement, comment pourrait-on y concevoir les différents mouvements des corps ? Dans le vide, les corps sont sans force, ils n'ont pas de volonté ni de tendance qui les porte vers un milieu. Il est bien difficile de comprendre comment ils peuvent se mouvoir vers un objet incorporel et indifférent, recevoir de lui un mouvement et une tendance qu'il ne peut pas leur donner. Ce sont donc les corps et non l'espace qui forment ce milieu ; puisque le monde n'est qu'un assemblage bien ordonné de différents corps, leur différence en met nécessairement une dans leurs mouvements. Aussi, quand leur substance éprouve quelque changement, l'un va occuper la place de l'autre. Leur raréfaction donne à la matière un mouvement circulaire qui la porte vers les parties supérieures, et leur condensation les pousse et les presse vers le milieu. Il est inutile de s'arrêter davantage sur ce sujet.

Quelle que soit la cause qu'on donne pour principe à ces affections, et à ces vicissitudes des corps, elle contiendra chacun de ces mondes dans l'état où il doit être. Chacun a sa terre et sa mer ; il a son milieu particulier, ses affections et changements des corps, sa nature et ses facultés qui le conservent et le maintiennent dans sa place. Ce qui est au dehors, soit qu'on le suppose un néant, ou un vide infini, n'a pas de milieu, comme on l'a déjà dit. Mais comme il y a plusieurs mondes, chacun a son milieu propre, et par conséquent son mouvement particulier qui porte certains corps vers le milieu, en éloigne les autres, et fait tourner les autres autour du milieu, suivant la division qu'on vient de voir. Mais

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

admettre plusieurs milieux, et prétendre que tous les corps graves tendent de tous côtés vers un seul, c'est à peu près comme si l'on soutenait que le sang de tous les hommes coule dans une seule veine, ou que tous les cerveaux sont enveloppés dans une seule membrane, comme s'il y avait de l'inconvénient à ce que tous les corps solides ne fussent pas réunis dans un même lieu et tous les corps légers dans un autre. Si cette opinion est absurde, il ne le serait pas moins de trouver mauvais qu'un tout eût ses parties rangées dans l'ordre et la disposition qui leur sont naturelles. Il serait aussi fou de vouloir qu'il existât un monde où la lune serait placée en bas, comme si un homme avait la cervelle aux talons, et le cœur aux tempes.

Mais il n'est point absurde de supposer plusieurs mondes séparés les uns des autres, dont les parties soient également distinguées comme ils le sont eux-mêmes entre eux. Dans chaque monde, la terre, la mer et le ciel occuperont le lieu le plus convenable à leur nature. Chacun aura ses parties supérieure et inférieure, son environ et son milieu, et cela en lui-même, et par rapport à un autre. La pierre que quelques-uns supposent placées hors du monde, ne peut facilement être conçue ni en repos, ni en mouvement. Comment restera-t-elle immobile, puisqu'elle a de la pesanteur ? Ou comment tendra-t-elle vers le monde, comme les autres corps graves, puisqu'elle n'en fait point partie, et qu'elle n'est point au nombre des substances qui le composent ? Quand à la terre qui est contenue et attachée dans un autre monde, il ne faut pas craindre que sa pesanteur l'arrache du tout dont elle fait partie et la porte dans un autre monde, puisqu'on voit avec quelle force chaque partie est contenue dans son état naturel. Si nous prenons le haut et le bas, hors du monde, et non par rapport à lui-même, nous tomberons dans les mêmes difficultés qu'Épicure, qui fait mouvoir tous ses atomes vers les lieux qui sont au-dessous des pieds, comme si le vide avait des pieds, ou que dans l'infini on pût concevoir du haut et du bas.

Aussi je ne puis comprendre ce que Chrysippe avait dans l'esprit, lorsqu'il a avancé que le monde était situé au milieu, que sa substance occupait de toute éternité cette place, et que cette position avait beaucoup contribué à assurer sa durée, et à le rendre en quelque sorte incorruptible et éternel. C'est ce qu'on lit dans son quatrième livre des Possibles, où il a imaginé ce rêve ridicule du milieu dans le vide, et où il assigne avec encore plus d'absurdité ce milieu imaginaire pour cause de la durée du monde. Cependant, il avait souvent dit ailleurs que la substance du monde est dirigée et contenue par les mouvements qui portent les corps vers son milieu, ou qui les en éloignent.

Quant aux autres objections des stoïciens, quelles impressions peuvent-elles

faire? Ils demandent comment, en supposant plusieurs mondes, il pourra n'y avoir qu'un seul destin, une seule Providence, et qu'il n'y aura pas nécessairement plusieurs Jupiters⁹³. D'abord, s'il est contre la raison d'admettre plusieurs Jupiters, leurs opinions seront encore bien plus absurdes. En effet, dans ces révolutions infinies de mondes qu'ils supposent, ne font-ils pas à l'infini des soleils, des lunes, des Apollons, des Dianes, et des Neptunes⁹⁴? En second lieu, quelle nécessité de supposer plusieurs Jupiters parce qu'il y aura plusieurs mondes, plutôt que d'admettre pour chaque monde un dieu plein d'intelligence et de raison, qui le dirige et le gouverne, comme celui que nous appelons le souverain et père de toutes choses? Ou qui empêche qu'ils ne dépendent tous de la destinée et de la providence de Jupiter, et qu'ils lui obéissent; que ce dieu suprême veille sur tout, préside à tout et donne à tous les effets qui s'opèrent, leur principe, leur germe et leur cause? Ne voyons-nous pas souvent ici un seul tout se former de plusieurs corps différents, dont chacun a séparément sa vie, son intelligence, son activité, comme sont une assemblée civile, une armée, un chœur de musique; c'est le sentiment de Chrysippe. Serait-il donc impossible que dans le grand tout de l'univers, il existât dix mondes, cinquante, ou même cent qui fussent conduits par une seule intelligence, et soumis à un même principe?

Cette disposition est au contraire très digne des dieux; car il ne faut pas croire que, semblables aux rois des abeilles, ils ne quittent jamais un lieu déterminé, mais qu'ils restent enfermés, et, pour ainsi dire, emprisonnés dans la matière. C'est pourtant ce que font les stoïciens, lorsqu'ils prétendent que les dieux sont des propriétés intimes de l'air, de l'eau et du feu; qu'ils les font naître avec le monde, et les livrent avec lui aux flammes qui doivent les consumer. Ils ne les laissent pas même déliés et libres, comme des conducteurs de char ou des pilotes; mais tels que des statues qui sont clouées et scellées sur leurs bases, ces dieux, dans leur système, renfermés et comme attachés à la nature matérielle, en partagent toutes les vicissitudes, jusqu'à son entière destruction.

Ce sentiment, si je ne me trompe, est bien plus noble et plus digne de la ma-

⁹³ Dans le système des Stoïciens, le destin, la providence, la nature, la fortune et Dieu, n'étaient qu'une seule et même chose. Ainsi, en multipliant les mondes, il aurait fallu, selon eux, multiplier cette divinité suprême qu'ils croyaient unique, puisqu'elle n'était, au fond, autre chose que la nature.

⁹⁴ Ces philosophes supposaient que l'univers, dans une suite logique de longues périodes, subissait de fréquentes révolutions, et surtout des incendies qui détruisaient toute la nature et les Dieux eux-mêmes, le seul Jupiter excepté; qu'après chaque destruction le monde se renouvelait, et il renaissait de nouveaux soleils et de nouveaux astres. Par conséquent il se formait aussi de nouveau une infinité de ces dieux subalternes qui avaient été enveloppés dans l'embrasement général du monde.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

jesté des dieux, qui les suppose libres et indépendants. Castor et Pollux donnent du secours à ceux qui sont battus de la tempête, et par leur présence,

Des vents et de la mer apaisent le courroux.

Ils n'ont pas besoin pour cela de monter sur le vaisseau et d'en partager les périls : ils se montrent seulement au haut des airs, et le font voguer en sûreté⁹⁵. De même, les dieux visitent tour à tour les divers mondes pour jouir du spectacle qu'ils offrent, et pour le gouverner chacun par les lois de la nature. Le Jupiter d'Homère ne porte pas bien loin ses regards, lorsqu'il les détourne de la ville de Troie sur les Thraces et sur les peuples nomades des bords du Danube. Mais le vrai Jupiter, promenant ses regards sur plusieurs mondes, a sous les yeux les révolutions les plus belles et les plus dignes de lui. Il ne regarde pas hors de soi un vide infini ; il ne se considère pas uniquement lui-même, comme quelques-uns l'ont pensé ; mais il contemple les ouvrages des dieux et des hommes, les mouvements et les révolutions périodiques des astres. Car la divinité ne hait point les changements ; au contraire, elle s'y plaît, à en juger par les vicissitudes du mouvement de ces globes qui roulent dans les cieux. L'infinité des mondes, contraire à toute raison, n'admet pas même de dieu, et livre tout à la fortune et au hasard. Mais une Providence qui gouverne avec sagesse un nombre déterminé de mondes, ne me paraît ni exiger plus de peine, ni le céder en rien pour la dignité à celle qui, s'unissant à une seule substance et s'y collant, pour ainsi dire, la change à l'infini, et lui fait subir de nouvelles formes.

Je m'arrêtai là ; et, après un moment de silence, Philippe prit la parole : « Ce n'est pas à moi, dit-il, à prononcer la vérité ou la fausseté de cette opinion. Mais si nous donnons à Dieu le département de plus d'un monde, pourquoi voulons-nous qu'il n'en ait formé que cinq ? J'avoue que j'apprendrais le rapport de ce nombre à la multitude des mondes, avec plus de plaisir, que la cause de l'inscription EI qu'on a consacrée dans ce temple ; car ce nombre n'est ni un triangle, ni un carré, ni un cube, ni un nombre parfait. Il n'offre aucune propriété qui puisse flatter ceux qui attachent beaucoup de prix à ces subtilités numériques. La raison prise des éléments que Platon a désignés d'une manière énigmatique, est très difficile à comprendre, et ne laisse apercevoir aucune probabilité qui ait pu lui faire conclure que, comme il y a dans la matière cinq espèces de corps qui

⁹⁵ Les anciens regardaient comme des apparitions de Castor et de Pollux ces feux qui paraissent autour des vaisseaux pendant la tempête, et qui en présagent ordinairement la fin. C'est un phénomène d'électricité.

ont leurs angles et leurs côtés égaux, et dont les aires sont égales, il s'en soit formé sur-le-champ cinq mondes. »

Cependant, repris-je, son système a été, ce me semble, assez bien développé par Théodore de Solès⁹⁶, dans l'explication qu'il a donnée de la géométrie de Platon. Voici ce qu'il en dit. La pyramide, l'octaèdre, l'icosaèdre, le dodécaèdre que Platon met pour les premiers corps élémentaires, sont tous parfaitement beaux, par l'égalité de leurs rapports et de leurs proportions, et il n'est pas au pouvoir de la nature d'en former de meilleurs, ni même d'aussi bons. Cependant, ils n'ont pas eu tous une même composition, et ils n'ont pas un même principe. La pyramide est le plus petit et le plus délié des cinq. Le dodécaèdre est le plus grand, et composé de plus de parties. Des deux autres, l'icosaèdre a le double des triangles de l'octaèdre. Il est donc impossible que ces corps aient tous été formés en même temps d'une seule matière. Les corps petits et déliés, dont l'organisation est plus simple, ont dû obéir, les premiers, à l'agent qui donne le mouvement et la forme à la matière, recevoir les premiers leur constitution, et exister avant ceux qui sont plus grands et ont plus de parties. Tel est le dodécaèdre, dont l'organisation demande plus de travail. Il suit de là que la pyramide seule est proprement un corps élémentaire, et qu'aucun des autres ne l'est, puisque, par leur nature même, leur formation est postérieure à la sienne. Le remède à cet inconvénient, a été de diviser la matière en cinq mondes : l'un est la pyramide, qui a existé la première ; l'autre, l'octaèdre ; un troisième, l'icosaèdre. Or, de ce qui aura premièrement existé dans chacun de ces mondes, les autres corps se formeront successivement, suivant la raréfaction et la condensation des parties qui les composent, et qui se changent les unes dans les autres. C'est ce que Platon montre, en suivant en détail toutes leurs révolutions. Pour nous, il nous suffira d'en donner une légère idée.

L'air se forme du feu éteint, et quand il a été lui-même bien atténué, il produit de nouveau le feu. Dans les principes de ces deux éléments, on peut connaître les affections et les changements de tous les autres. Le principe du feu est la pyramide composée des vingt-quatre premiers triangles. Le principe de l'air est l'octaèdre, composé des quarante-huit triangles de même nature. L'élément de l'air se forme donc de deux éléments du feu combinés ensemble, et ce même élément divisé en donne du feu. S'il se condense de nouveau, il acquiert la nature d'eau. Ainsi, en toute génération, ce qui existe le premier, donne aux autres substances, par son changement, une origine facile ; en sorte qu'il n'y a plus un élément seul,

⁹⁶ Ce Théodore de Solès ne m'est point connu d'ailleurs. Je ne l'ai vu cité que dans Fabricius, d'après ce passage de Plutarque.

et que l'un ayant, dans la substance de l'autre, un principe actif d'origine, ils conservent tous la dénomination commune d'élément.

« Théodore, dit alors Ammonius, s'est donné bien du tourment, pour expliquer ce système. Mais je me trompe fort, ou il a pris pour base de son explication, des principes qui se détruisent l'un l'autre. Il établit que ces cinq corps élémentaires ne sont pas formés tous ensemble, mais que celui qui est le plus délié, et dont la composition exige moins de travail, se forme toujours le premier. Il ajoute ensuite, comme une conséquence de ce principe, une assertion qui le contredit formellement : c'est que toute matière ne produit pas d'abord ce qui est plus délié et plus simple ; que quelquefois les corps graves et composés de plusieurs parties, sont les premiers qui naissent de la matière. D'ailleurs, après avoir supposé cinq éléments, et conséquemment cinq mondes, il n'applique son raisonnement qu'à quatre de ces éléments, et, comme au jeu des osselets, il soustrait le cube, qui ne peut, dit-il, ni se changer dans les autres corps, ni changer les autres en lui, parce que les triangles qui le composent sont d'un genre différent. Les autres ont pour principe commun la moitié d'un triangle, et celui-là seul a pour principe, un triangle isocèle qui ne peut se mêler, ni s'unir en aucune manière avec le demi-triangle. Si donc il y a cinq éléments et cinq mondes, et que dans chacun d'eux, ce qui existe le premier, soit pour les autres un principe de génération, il s'ensuivra que partout où le cube existera le premier, aucun des autres ne pourra se former, puisque le cube ne peut être changé en aucun d'eux. Je n'ajoute pas qu'on donne au dodécaèdre, un autre principe que le triangle scalène, dont Platon compose la pyramide, l'octaèdre et l'icosaèdre. Il faut donc, dit Ammonius en souriant, ou nous résoudre à ces difficultés, ou donner de votre chef une autre explication qui fixe nos incertitudes. »

Je n'ai, lui dis-je, pour le présent, rien de plus probable à vous dire. Mais peut-être vaut-il encore mieux rendre raison de son propre sentiment que de celui des autres. Je reprends donc la question dans son principe. Puisqu'il existe deux natures, l'une sensible, qui se forme, se détruit, et subit successivement diverses révolutions ; l'autre purement intelligible, et qui se maintient toujours dans le même état, il serait étrange, mon cher Ammonius, qu'en admettant dans celle-ci des divisions, et des manières d'être différentes, on s'indignât, on s'irritât même contre ceux qui ne laisseraient pas la nature corporelle et passible parfaitement une, mais la diviseraient en plusieurs parties. C'est aux substances divines et permanentes qu'il appartiendrait d'être ainsi inséparablement unies, et de n'admettre ni séparation, ni division. Cependant, le pouvoir de l'être changeant, en

s'étendant jusqu'à ces êtres intelligibles, a mis entre eux de plus grandes dissimilitudes d'idées et de formes, que ne sont les intervalles qui séparent les corps.

Platon combat le sentiment de ceux qui assurent qu'il n'y a qu'une seule idée universelle, et il établit cinq principes, qui sont *l'essence, l'être toujours le même, l'être changeant, le mouvement et le repos*. Dans cette supposition il n'est pas surprenant que chacun des éléments corporels ait sa ressemblance dans la nature; il est vrai qu'elle n'y est pas pure et sans mélange; les éléments tiennent les uns des autres. Le cube est le signe certain du *repos*, à cause de la stabilité et de la solidité de ses surfaces. Il n'est personne qui ne connaisse la force du feu et l'activité de son *mouvement* dans la finesse des côtés et des angles de la pyramide. Le dodécaèdre, propre à représenter toutes les figures, est l'image de *l'essence* qui embrasse l'universalité des corps. Quant aux deux autres, l'icosaèdre convient à *l'être changeant*, et l'octaèdre à *l'être toujours le même*. L'un a produit l'air, qui contient toutes les substances sous une seule forme⁹⁷. L'eau, qui, par ses combinaisons, prend des formes différentes, a été produite par l'autre. Si la nature veut l'égalité partout, il ne faut admettre ni plus ni moins de mondes qu'il n'y a de modèles existants, en sorte que chacun ait son principe constitutif et sa force originelle comme les corps dans leurs compositions. Voilà de quoi satisfaire ceux qui s'étonnent de ce que nous divisons en tant de genres une nature sujette au changement et à la revivification.

Mais une chose à laquelle je vous prie de faire tous attention, c'est que des deux premiers principes, je veux dire l'unité et la dyade (ou le nombre binaire), celle-ci comme principe de tout désordre et de toute confusion, s'appelle infinité. Au contraire, l'unité terminant le vide infini qui n'a ni proportion ni borne, lui donne sa forme et le rend capable de recevoir les dénominations qu'on applique toujours aux choses sensibles. On reconnaît ses principes dans les nombres; et la dénomination de nombre ne convient à la multitude qu'autant qu'elle marque les bornes plus ou moins étendues que la forme a données à l'immensité de la matière. Toute multitude devient nombre, lorsqu'elle est terminée par l'unité. L'unité en est-elle ôtée, alors la dyade, infinie dans ses combinaisons, confond tout, détruit tout ordre, toutes bornes et toute mesure. Mais comme la forme, loin de détruire la matière, donne la figure et l'ordre au sujet qui la reçoit, on doit trouver nécessairement dans le nombre les deux principes d'où naît la première et la plus grande différence des nombres. Le principe infini produit le nombre

⁹⁷ Plusieurs anciens philosophes, dit Turnèbe, et surtout les stoïciens, ont cru que l'air était répandu dans toute la nature, qu'il pénétrait toutes les substances, et les contenait chacune dans son état naturel.

pair ; l'autre, comme le meilleur, donne naissance au nombre impair. Deux est le premier nombre pair, et trois le premier des impairs. De ces deux nombres réunis se forme le nombre de cinq, qui, a raison de sa composition, est commun aux deux, mais qui, par sa nature, est impair ; car la nature sensible, étant, à cause de sa composition et par la force de *l'être toujours changeant*, divisée en plusieurs parties, il fallait nécessairement que le nombre de ces parties ne fût ni le premier des nombres pairs, ni le premier des nombres impairs, mais un troisième composé des deux, afin qu'il fût le résultat des deux principes qui forment le nombre pair et le nombre impair ; car l'un ne pouvait pas être séparé de l'autre, puisqu'ils sont également tous les deux la nature et la faculté de principe. Étant donc unis ensemble, le meilleur a prévalu sur l'infinité qui tend à la division, et a contenu la matière corporelle. Et comme la matière était divisée par ces deux principes, le meilleur a placé au milieu l'unité, qui a empêché que l'univers fût divisé seulement en deux parties. De là est venue la pluralité des mondes, produite par *l'être changeant*, qui est toujours dans l'infinité ; mais la force de *l'être toujours le même*, qui agit d'une manière déterminée, les a produits en nombre impair. Et cette imparité a été fixée à cinq, parce que le meilleur principe n'a pas permis que la nature s'étendît au-delà des bornes convenables. Si l'unité eût été pure et sans mélange, la matière n'eût admis aucune division. Mais comme elle s'est trouvée unie au nombre deux, dont la nature est de diviser, la matière a souffert une séparation ; mais elle s'est arrêtée au nombre de cinq, parce que le nombre impair l'a emporté sur le pair.

Aussi les anciens tiraient-ils du nombre cinq le mot *compter* ; et je croirais volontiers que le nom qui exprime l'univers en est aussi délivré ; et cela avec raison, parce que cinq est composé des deux premiers nombres. Les autres nombres multipliés en produisent qui sont différents d'eux-mêmes : le nombre cinq, multiplié par des nombres pairs, produit toujours une dizaine, qui est un nombre parfait ; multiplié par des impairs, il se reproduit lui-même. Je n'ajoute pas que cinq est le résultat des premiers carrés un et quatre ; qu'il vaut seul autant que les deux nombres qui le précèdent, et forme par là le plus beau triangle rectangle ; qu'enfin, il est le premier nombre qui soit en proportion sesqui-altère. Ces observations sont peut-être étrangères au sujet que nous traitons. Mais ce qui y a plus de rapport, c'est que le nombre de cinq est de sa nature propre à diviser, et qu'il a servi de modèle à la plupart des divisions.

Nous-mêmes, par exemple, nous avons cinq sens naturels et cinq facultés dans l'âme : la végétative, la sensible, la concupiscible, l'irascible et la raisonnable. Nous avons cinq doigts à chaque main. La plus grande fécondité dans les

femmes ne va pas au-delà de ce nombre ; on ne connaît pas de femme qui ait eu plus de cinq enfants à la fois. Les fables égyptiennes disent que Rhéa mit au monde cinq dieux ; ce qui désigne d'une manière énigmatique les cinq mondes formés d'une seule matière⁹⁸. Dans l'univers, la terre est divisée en cinq zones, et le ciel en autant de cercles, les deux pôles, les deux tropiques et l'équateur au milieu. On compte cinq révolutions des planètes, parce que le Soleil, Vénus et Mercure n'en font qu'une seule. Le monde lui-même, dans sa composition, suit cette analogie, comme parmi nous l'harmonie musicale résulte de la position des cinq tétracordes : celui des graves, celui des moyennes, des conjointes, des disjointes et des excellentes. Dans le chant, on distingue aussi cinq intervalles : le dièse, le semi-ton, le ton, le ton mineur et le ton majeur. Tant la nature, dans ses différentes compositions, semble se plaire à suivre l'analogie du nombre cinq, plutôt qu'elle n'affecte la forme sphérique, comme le veut Aristote⁹⁹.

Mais, dira peut-être quelqu'un, pourquoi Platon après avoir supposé cinq mondes selon les cinq figures des éléments, après avoir dit que Dieu a formé l'univers sur l'analogie du nombre cinq, élève-t-il ensuite un doute sur la pluralité des mondes, et qu'il demande s'il faut croire qu'il n'y en ait qu'un ou cinq. Quel peut avoir été le fondement de ce doute ? S'il faut appuyer son sentiment de quelque probabilité, je dirai que Platon a cru que les dissimilitudes de ces corps et de leurs figures entraînaient nécessairement des différences dans leurs mouvements. C'est ce qu'il enseigne lui-même, lorsqu'il dit qu'en se condensant ou se raréfiant, ils changent de nom et de lieu, comme de substance et de qualité. Si par exemple l'air devient feu et que la figure de l'octaèdre soit résolue en pyramide, ou que le feu, devenu air, soit resserré et comprimé dans l'octaèdre, il est impossible que l'un ou l'autre demeure dans la place qu'il occupait auparavant ; chassé avec violence du lieu où il était, il s'enfuit dans un autre, et lutte contre les corps qui le pressent et lui font obstacle. Il le rend encore plus sensible par la comparaison dans vases et des autres instruments destinés à cribler le blé. Il dit que, dans les éléments, lorsqu'ils agitaient la matière ou que la matière les agitait, les parties homogènes se réunissaient, et qu'elles occupaient tantôt une place, tantôt une autre, avant que par leur composition, l'univers fût formé.

Telle était la disposition de la matière et de l'univers avant que Dieu les eût

⁹⁸ Plutarque, dans le traité d'Isis et d'Osiris, rapporte et explique fort au long de la fable égyptienne de Rhéa et des cinq dieux qu'elle eut de Saturne ; mais il n'en fait point l'application aux cinq mondes formés d'une seule matière.

⁹⁹ Voyez Aristote, liv. II, *de Cælo*, chap. 4, où il dit que le ciel doit être nécessairement rond ; que cette figure est la plus analogue à sa substance, et la première dans la nature. À la fin du chapitre, il conclut que le monde est rond.

ordonnés. Les cinq qualités premières¹⁰⁰ ont agi selon leur propriété naturelle. Elles ne se sont pas séparées et divisées totalement ; dans cet état de confusion, le plus faible a été entraîné par le plus fort. Ainsi, dans leur formation, portées de côté et d'autre, elles ont fait autant de divisions qu'elles étaient de genres différents. L'une devint un feu qui, sans être parfaitement pur, participe de la forme ignorée. Une autre fut de l'éther, non sans aucun mélange, mais participant de la substance éthérée. Une troisième, sans être une terre pure, tenait de la nature de la terre. L'air surtout se trouvait mêlé avec l'eau, parce que ce dernier élément, comme on l'a déjà dit, ne se sépara de l'autre que plein de substances de différents genres ; car ce n'est point Dieu qui a séparé et distribué la matière. Mais après qu'elle se fut divisée d'elle-même et que chaque division, dans le plus grand désordre, eut occupé des lieux différents, il s'en empara, la mit en ordre et la disposa suivant les proportions les plus justes et les plus convenables. Donnant ensuite à chacune la raison pour la gouverner et la maintenir, il fit autant de mondes qu'il y avait d'espèces de corps élémentaires. Voilà ce que j'ai cru devoir dire pour la défense de Platon en faveur d'Ammonius.

Quant au nombre des mondes, je ne voudrais pas affirmer qu'il n'y en a précisément que cinq. Mais je crois que l'opinion qui en admet plus qu'un, sans néanmoins les multiplier à l'infini, et qui les fixe à un nombre déterminé, n'est pas plus déraisonnable qu'aucune des deux autres. Je vois qu'il est de la nature de la matière de se répandre, de se diviser ; qu'elle ne se tient pas dans l'unité mais aussi que la raison ne lui permet pas de se séparer à l'infini. Au reste, c'est ici le lieu ou jamais de se souvenir de l'Académie, pour ne rien affirmer avec trop de confiance¹⁰¹, et nous tenir seulement fermes dans la question sur l'infinité des mondes comme sur un chemin glissant et périlleux. Après ce discours, Démétrius prit la parole : « Lamprias, dit-il, nous donne un bon avis. Ce ne sont pas

D'un sophisme trompeur les formes séduisantes,

comme a dit Euripide, que les dieux emploient pour nous en imposer, mais celles des choses, quand notre vaine science ose prononcer sur des matières si fort au-dessus de notre intelligence.

¹⁰⁰ Par qualités, les stoïciens et les académiciens entendaient les corps, comme Cicéron le dit dans ses Questions académiques. Ainsi ces cinq premières qualités ne sont autres que les cinq éléments dont il a été déjà tant de fois question dans ce traité.

¹⁰¹ L'école de l'Académie, dont Socrate et Platon furent les premiers fondateurs, faisait profession de ne rien affirmer et de chercher la vérité, qu'elle ne se croyait jamais sûre d'avoir trouvée.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

« Mais il est temps de revenir à notre premier entretien. Nous avons dit que les oracles abandonnés par les génies étaient semblables à des instruments de musique qui ne résonnent plus dès que le musicien cesse de jouer. Cette question en fait naître une autre bien plus intéressante : il s'agit de savoir quels sont les moyens que les génies ont employés pour remplir d'enthousiasme les prophètes de l'un et de l'autre sexe, et leur faire connaître l'avenir. Nous ne pouvons pas attribuer le silence des oracles à la retraite des génies, si nous ignorons comment leur présence peut les faire parler et donner des réponses.

« – Croyez-vous donc, lui dit Ammonius, que les génies soient autre chose que des esprits errants de côté et d'autre, et, comme dit Hésiode,

Environnés d'une vapeur légère ?

Pour moi, je pense qu'il y a entre un esprit pur et une âme revêtue d'un corps, la même différence qu'entre un homme dans l'état ordinaire et celui qui joue sur un théâtre. Il n'est donc ni étonnant ni absurde que des âmes qui en rencontrent d'autres leur communiquent la connaissance de l'avenir. Nous-mêmes nous n'employons pas toujours l'organe de la voix. Souvent l'écriture, le tact, le regard, nous servent à rappeler des choses passées, et à en présager de futures. Avez-vous, Lamprias, quelque chose à nous objecter ? Car il nous est revenu depuis peu que vous aviez eu à Lébadie une longue conférence sur cette matière avec des étrangers. Mais celui qui nous l'a rapporté ne se souvenait de rien de ce qu'il avait entendu. » N'en soyez point surpris, lui dis-je. Les affaires et les occupations qui venaient à la traverse à cause de l'oracle et du sacrifice qu'on y faisait alors, coupaient à chaque instant notre entretien, que nous ne pouvions suivre que par intervalles. « Maintenant, reprit Ammonius, vos auditeurs ont du loisir, ils sont disposés à tout éclaircir, à tout discuter, à mettre à l'écart toute dispute et toute altercation, à vous laisser, comme vous voyez, la liberté de tout dire, à avoir enfin pour vous la plus grande indulgence. »

Tous les assistants m'ayant fait la même demande, après un moment de réflexion je pris la parole : C'est vous, dis-je à Ammonius, qui, sans y penser, avez donné lieu de rappeler ce qui fut dit dans cette occasion : car si ces âmes séparées des corps, ou qui même n'y ont jamais été unies, sont, selon vous et le divin Hésiode, des génies

Qui parcourent la terre et veillent sur nos jours,

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

pourquoi priverions-nous les âmes unies à des corps de cette faculté naturelle aux génies de connaître et de prédire l'avenir? Il n'est pas vraisemblable que les âmes, après leur séparation d'avec les corps, acquièrent quelque propriété qu'elles n'avaient pas auparavant. Elles ont toujours les mêmes facultés, mais seulement moins parfaites lorsque les âmes sont encore unies aux corps. Les unes sont obscures et cachées, les autres faibles et languissantes, celles-ci émoussées et tardives, comme sont nos regards à travers des nuages, ou nos pas sur un terrain humide. Elles ont besoin que des remèdes efficaces les rétablissent dans l'intégralité de leur nature, et les délivrent de tout ce qui retarde leur activité. Comme le soleil ne devient pas lumineux lorsqu'il sort d'un nuage, et que, toujours brillant de sa nature, il ne paraît obscurci qu'à raison de la nuée qui le couve, de même l'âme n'acquiert point la faculté de deviner, quand elle est sortie du corps comme d'un nuage. Elle la possède pendant qu'elle lui est unie; mais son union intime avec une nature mortelle en émousse l'activité.

Pourrions-nous en douter, ou même en être surpris, en voyant, sans parler des autres facultés de l'âme, combien la mémoire, qui est l'opposé de la divination, a de force et de pouvoir pour retenir et conserver des choses passées, ou plutôt pour leur donner un nouvel être, car ce qui s'est passé n'a plus d'existence? Tout existe et périt successivement, les actions, les paroles et les affections. Le temps, comme un fleuve rapide, les entraîne dans sa course. Mais la mémoire, par je ne sais quel moyen, le saisit dans sa fuite, et donne une substance et une forme à ce qui n'est plus. L'oracle donné aux Thessaliens au sujet d'Arna, leur ordonnait de dire

Ce que le sourd entend, ce que l'aveugle voit.

La mémoire est, pour nous, l'ouïe des sourds et la vue des aveugles. Il ne fait donc pas s'étonner que pouvant saisir ce qui n'est plus, elle prévoie ce qui n'est pas encore. L'avenir la touche même davantage, et est plus intéressant pour elle. Elle tend le futur et l'embrasse déjà, au lieu qu'elle est séparée du passé, et n'y tient que par le souvenir. Les âmes ont donc cette faculté innée, mais, à la vérité, faible et obscure; elle n'agit qu'avec difficulté. Cependant, il en est en qui elle se développe tout à coup, soit dans les songes, soit dans les sacrifices, quand le corps est purifié, ou qu'il se trouve dans une position favorable à l'enthousiasme, et que la partie raisonnable et contemplative, dégagée de l'impression des objets présents qui troublaient son action, applique l'imagination à prévoir l'avenir.

Il n'est pas vrai, comme le dit Euripide, que celui-là

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

Soit habile devin, qui sait conjecturer ;

c'est seulement un homme intelligent et qui suit les indices probables que la raison lui découvre. Mais la faculté divinatrice, semblable à une table rase, privée en soi de raison et de détermination, capable cependant des affections et des pressentiments que lui causent les images qui s'offrent à elle, parvient, sans le secours de la raison, à saisir l'avenir, quand elle se distrait du présent ; ce qui arrive lorsque, par une certaine disposition du corps, elle entre dans cet état que nous appelons l'enthousiasme. Or, souvent, le corps acquiert naturellement cette disposition. La terre est pour les hommes une source abondante de plusieurs autres facultés dont les unes transportent les âmes hors d'elles-mêmes, causent des maladies contagieuses et la mort même, d'autres sont douces, saines et bienfaisantes : l'expérience nous le démontre. Mais la divination est un souffle céleste, un écoulement de la divinité, soit qu'elle communique directement par l'air ou par quelque autre fluide. Lorsqu'elle affecte les corps, elle produit dans les âmes une disposition fort extraordinaire dont il est difficile de déterminer clairement les propriétés, mais sur lesquelles on peut asseoir plusieurs conjectures raisonnables.

Il paraît que la chaleur et la dilatation qu'elle cause ouvrent certains pores qui donnent entrée aux images de l'avenir, comme le vin, par les vapeurs qu'il porte au cerveau, excite dans l'âme des mouvements qui en font sortir ce qu'on cachait avec le plus grand soin. Si nous en croyons Euripide, l'ivresse et la fureur bachique favorisent beaucoup la divination. C'est alors que l'âme échauffée et, pour ainsi dire, toute brûlante, secoue cette timidité que la prudence humaine inspire naturellement, et qui éloigne ou éteint même l'enthousiasme. On peut dire encore avec assez de vraisemblance que la sécheresse produite dans l'âme par la chaleur rend les esprits plus déliés et plus subtils. Telle est cette âme sèche dont parle Héraclite, et qu'il prétend être la plus parfaite. L'humidité non seulement émousse la vue et l'ouïe, mais encore ôte aux miroirs, aux lampes et à l'air même leur lueur et leur éclat. D'un autre côté, il n'est pas impossible que la condensation et le rafraîchissement des esprits ne produisent dans l'âme la divination, et n'aiguisent en elle cette faculté, comme la trempe donne du tranchant au fer. L'étain fondu avec le cuivre, qui naturellement est très poreux, le rend à la fois plus compacte et plus serré, plus pur et plus brillant. Il est de même assez vraisemblable que la vapeur divinatrice ayant de l'analogie avec les esprits, rempli les vides qui s'y trouvent, les affermit et les contient. Il y a des substances qui ont

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

du rapport les unes avec les autres. Ainsi la fève donne une plus forte teinture à la pourpre, et le nitre au safran, comme dit Empédocle :

On donne au plus beau lin la couleur du safran.

Par rapport au couteau sacré d'Apollon qu'on conserve à Tarse, nous vous avons entendu dire, Démétrius, qu'il n'y avait point d'eau qui le nettoyât mieux que celle du fleuve Cydnus¹⁰². De même à Olympie, on détrempe de la cendre avec de l'eau du fleuve Alphée, et on en couvre l'autel de Jupiter, tandis qu'on n'a jamais pu la lier avec l'eau d'aucun autre fleuve, quoiqu'on l'ait essayé plusieurs fois¹⁰³. Il ne faut donc pas trouver extraordinaire que dans le grand nombre de sources qui jaillissent de la terre, celles de Delphes soient les seules qui inspirent aux âmes l'enthousiasme, et leur fassent connaître l'avenir.

Au reste, une tradition incontestable confirme cette opinion. On raconte que la vertu prophétique du lieu où est l'oracle commença d'être connue lorsqu'un berger, que le hasard y avait conduit, proféra des paroles qui portaient tous les caractères d'une inspiration divine. Les premiers qui les entendirent n'en tinrent d'abord pas compte ; mais ensuite l'événement ayant justifié ses prédictions, à l'indifférence succéda l'admiration. Les plus instruits des Delphiens assurent que ce berger s'appelait Corétas. Pour moi, je pense que l'âme a le même rapport et la même adhésion avec l'inspiration divine, que l'organe de la vue avec la lumière. L'œil ne peut sans la lumière exercer la faculté de voir ; de même, l'œil prophétique de l'âme a besoin d'un ressort convenable qui l'anime et le mette en action. Aussi plusieurs philosophes des premiers âges ont-ils cru qu'Apollon et le soleil n'étaient qu'un même dieu. Mais ceux qui connaissent cette belle et sage analogie de la nature entière et qui savent l'apprécier, pensent que ce que le corps est à l'esprit, la vue à l'âme et la lumière à la vérité, la faculté de solaire l'est à la nature d'Apollon, qu'elle en est l'émanation et l'effet, et que ce dieu, toujours existant, ne cesse pas un instant de la produire. Le soleil l'agite, développe et met en mouvement l'organe de la vue ; Apollon excite dans l'âme la faculté divinitrice. Ceux qui ont cru qu'ils n'étaient qu'un seul et même dieu, ont, avec assez de vraisemblance, rendu cet oracle commun à Apollon et à la terre. Ils pensaient

¹⁰² Le Cydnus était un fleuve de Cilicie auprès de Tarse, capitale de cette contrée. Son eau était extrêmement froide.

¹⁰³ Olympie, ville d'Elide dans le Péloponnèse, était fameuse par les jeux olympiques qui s'y célébraient tous les cinq ans, et par le temple de Jupiter Olympien. Pausanias parle aussi de cet usage.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

que le soleil produisait dans le sein de la terre cette disposition et cette température qui en fait exhaler les vapeurs propres à la divination.

Pour la terre, qu'Hésiode, en cela plus instruit que beaucoup de philosophes, a appelée

De ce qu'elle contient la base inébranlable,

nous la croyons aussi éternelle et incorruptible. Mais, selon toute apparence, ses propriétés se développent, disparaissent et changent successivement de siège, et une longue suite de siècles ramène plusieurs fois pour elle les mêmes révolutions. Nous pouvons le conjecturer par ce que nous avons tous les jours sous les yeux. On a vu des lacs, des rivières, et plus encore des sources d'eau chaude se perdre entièrement; d'autres disparaître et se cacher sous terre, pour apparaître ensuite dans la même place ou dans un lieu voisin.

Nous avons des mines extrêmement épuisées; par exemple, celles d'argent dans l'Attique, et celles d'airain dans l'Eubée, dont on faisait des épées d'une trempe excellente¹⁰⁴. Eschyle en fait mention lorsqu'il dit:

Ce guerrier prend en main son épée eubéenne.

Il n'y a pas longtemps que la carrière de Caryste¹⁰⁵ ne donne plus de ces pierres molles dont on tirait des fils qui servaient à faire du linge, des filets et des bonnets. Quelques-uns d'entre vous ont sans doute vu de ces ouvrages: ils sont incombustibles; c'est par le feu qu'on en fait disparaître les saletés et qu'on leur donne leur première blancheur. On ne trouve aujourd'hui dans cette carrière que de petits fils aussi minces que des cheveux et des fibres, répandus çà et là avec les métaux.

Aristote prétend que les vapeurs contenues dans le sein de la terre sont la cause de tous ces phénomènes, qui doivent nécessairement disparaître, changer de place et se reproduire avec elles. Il faut croire de même, au sujet des exhalaisons prophétiques, que leur vertu n'est pas éternelle, mais qu'elle est sujette à vieillir et à s'altérer. Il est probable que les pluies abondantes les étouffent, que la

¹⁰⁴ Pausanias, liv. I, pag. 4, dit que ces mines d'argent de l'Attique étaient à Laurium, près du promontoire de Sunium, et qu'elles n'existaient plus de son temps.

¹⁰⁵ Caryste, ville de l'Eubée, fameuse par ses belles carrières de marbre, était située à l'extrémité méridionale de l'île.

chute de la foudre les dissipe, surtout quand la terre, agitée par de violents tremblements, s'entrouvre à une grande profondeur, s'affaisse sur elle-même, bouche les passages à ces vapeurs intérieures, et les absorbe entièrement. Ainsi, l'oracle de Delphes fut réduit au silence lors de ce tremblement de terre qui détruisit la ville. On dit aussi qu'à Orchomène, la peste ayant emporté le plus grand nombre d'habitants, l'oracle de Tirésias cessa ses prédictions, et depuis ce temps il est resté muet¹⁰⁶. On raconte la même chose des oracles de Cilicie; mais personne ne peut mieux que vous, Démétrius, nous en attester la vérité.

« Je ne puis, répondit Démétrius, vous dire où ils en sont actuellement. Vous savez que je suis depuis bien longtemps hors de mon pays. Pendant que j'y étais, les oracles de Mopsus et d'Amphiloque avaient la plus grande réputation. Je vous raconterai au sujet du premier un événement qui vous étonnera beaucoup, et dont j'ai été le témoin. Le gouverneur qui commandait alors en Cilicie, homme méchant et emporté, ne savait que croire des dieux. Il flottait dans une incrédulité mal assurée, obsédé qu'il était par ces épicuriens qui, pleins d'une philosophie arrogante, se moquent de tout ce qui a rapport à la religion. Il députa donc un de ses affranchis à l'oracle, comme on envoie un espion dans un camp ennemi. Il lui donna un billet cacheté, dans lequel il avait écrit la question qu'il proposait, et qu'il n'avait dite à personne. L'affranchi ayant, selon l'usage, passé la nuit dans le temple, vit en songe, pendant son sommeil, un homme très bien fait qui ne lui dit que ce mot : *Noir*, et qui disparut aussitôt. Cette réponse nous parut ridicule, et nous ne savions qu'en penser, lorsque le gouverneur, frappé d'étonnement et de respect, ouvrit le billet, et nous montra ces mots qu'il y avait écrits : « T'immolerai-je un taureau blanc ou noir ? ». Les épicuriens furent confondus, et le gouverneur ayant sacrifié à Mopsus, eut depuis pour ce dieu la plus grande vénération. A ces mots, Démétrius se tu.

Comme je me disposais à finir cet entretien, je jetai les yeux sur Philippe et Ammonius qui étaient assis l'un à côté de l'autre; et croyant m'apercevoir qu'ils voulaient parler, je me retins. Alors, Ammonius prit la parole. « Mon cher Lamprias, me dit-il, Philippe a aussi quelque chose à dire sur ce qui vient d'être avancé. Il pense, avec bien des gens, qu'Apollon n'est pas différent du soleil, et qu'il ne fait avec lui qu'un même dieu. Mais le doute que j'ai à proposer est plus considérable et porte sur un objet plus important. Nous avons tout à l'heure, je ne sais pourquoi, ôté assez maladroitement la divination aux dieux pour la transporter aux génies; maintenant nous dépossédons aussi, ce me semble, ces

¹⁰⁶ Orchomène, ville de Béotie, eut un oracle de Tirésias, qui se soutint pendant plusieurs siècles.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

derniers du sanctuaire et du trépied, en attribuant le principe, ou même la substance et la vertu de la divination, à des vents, à des vapeurs et à des exhalaisons.

« La température et la chaleur, dont nous avons parlé, donnent de la force à l'âme, comme la trempe donne de la dureté à l'acier ; mais tout cela est contraire à l'opinion que nous avons de la puissance des dieux. Ce raisonnement sur la cause des oracles est semblable à celui que fait le cyclope Euripide :

La terre à mes troupeaux, malgré sa résistance ;
Doit procurer toujours de l'herbe en abondance.

La seule différence qu'il y ait, c'est que le cyclope ne voulait pas sacrifier aux dieux, mais à lui-même et à son ventre, le plus grand des génies, au lieu que nous leur faisons des sacrifices, nous leur adressons nos vœux pour avoir des réponses de leurs oracles. Il est vrai que nous pourrions nous en dispenser, si nous avions en nous la vertu de la divination, et que l'air et le vent nous les communiquent.

« Pourquoi donc avoir établi des prêtresses ? Et pourquoi ne donnent-elles point de réponses, à moins que la victime ne s'agite et ne tremble dans tout son corps au moment où les ministres lui font les libations ? Il ne suffit pas qu'elle secoue la tête, comme dans les autres sacrifices : il faut qu'elle éprouve dans tous ses membres un tremblement, une palpitation et un frémissement sensible. Sans cela, l'oracle ne parle point, et on refuse d'introduire la pythie dans le sanctuaire. Ces conditions supposent nécessairement qu'ils reconnaissent les dieux ou les génies pour auteurs des oracles : dans votre opinion, elles n'ont aucun fondement. En effet, que la victime tremble ou non, partout où ces exhalaisons s'élèveront de la terre, elles produiront l'enthousiasme, et dès qu'elles auront affecté les organes de la pythie, ou même du premier venu, elles mettront son âme dans la disposition prophétique. Il serait alors bien ridicule de n'employer que le ministère d'une femme et de lui imposer des privations pénibles, en l'obligeant de garder toute sa vie la chasteté la plus exacte. Ce Coréas qui, selon les Delphiens, découvrit le premier, par hasard, la vertu de cet autre, n'avait rien, je crois, qui le distinguât des autres bergers, si toutefois ce récit est vrai, et qu'il ne soit pas une pure fable, comme je le pense ; car lorsque je me rappelle tous les biens que cet oracle a procurés à la Grèce pendant les guerres, les pestes, les famines et dans les établissements de nouvelles colonies, je ne puis souffrir qu'on en attribue l'origine, non à Dieu et à sa providence, mais à la fortune et au hasard. Je suis tout disposé à en conférer avec Lamprias, pourvu que Philippe y veuille consentir.

–Très volontiers, répondit Philippe; votre discours a fait trop d'impression sur moi et sur tous ceux qui sont présents pour vous le refuser. »

Pour moi, lui dis-je, non seulement il m'a touché mais il m'a même fait craindre de passer aux yeux de cette respectable assemblée pour un homme qui, démentant la gravité de son âge, a cherché, par un langage artificieux, à détruire ou a affaiblir la vérité de quelques idées religieuses inspirées par les dieux et reçues parmi nous; mais je me justifierai, et Platon viendra à mon secours. Il a blâmé Anaxagoras l'Ancien de ce qu'il s'attachait trop aux causes naturelles, et qu'uniquement occupé de celles qui produisent nécessairement les affections corporelles, il négligeait les premières et principales causes, l'*efficiente* et la *finale*. Platon est le premier d'entre les philosophes qui ait parlé de ces deux causes. Il disait que Dieu était l'auteur et le principe de tout ce qui se fait par intelligence, sans cependant ôter à la matière ses propriétés et ses effets. Il sentait fort bien que l'ordre établi parmi les choses naturelles et sensibles avait plus d'une cause, et qu'il était le résultat de la matière et de la forme combinées ensemble.

Les ouvrages des arts nous le prouveront. Le premier qui se présente est la coupe de ce temple dont la base a tant de célébrité, et est appelée *Hypocratéride* par Hérodote. Les causes matérielles qui ont concouru à la formation de cette coupe sont le feu, qui a amolli la matière, le fer et l'eau, qui lui a donné la trempe. Sans ces moyens, on n'aurait jamais pu faire cet ouvrage. Mais l'intelligence de l'artiste qui les a employés en est véritablement la cause essentielle; cela est si vrai, que le nom des artistes est marqué dans les ouvrages de peinture et de sculpture.

Polygnote de Thase, issu d'Aglaophon,
À peint dans ce tableau la chute d'Illion¹⁰⁷.

C'est lui qui a fait le tableau que vous voyez; mais il ne l'a pu que par le mélange de plusieurs couleurs, qui, bien fondues ensemble, ont produit cette belle composition. Celui donc qui, s'attachant à la cause matérielle recherche avec soin toutes les nuances, tous les accidents de couleurs que produisent la *sinopsis* mêlée avec l'ocre, et le noir avec le mélinum¹⁰⁸, diminue-t-il en rien la gloire

¹⁰⁷ Polygnote, né à Thase, île de la mer Egée, vivait dans la quatre-vingt-dixième olympiade, et fut le premier, avec Mycon l'Athénien, qui, selon Pline, fit usage de l'ocre jaune, et employa quatre couleurs; car, avant eux, on ne se servait que du blanc et du noir différemment nuancés.

¹⁰⁸ La *sinopsis*, ou crayon rouge, tirait son nom de la ville de Sinope, dans le Pont, où elle fût d'abord trouvée. La meilleure de toutes était celle qu'on tirait des cavernes de Lemnos et de

de Polygnote? Et celui-ci qui explique pourquoi le fer s'amollit ou se durcit; et qu'après avoir été ramolli par le feu il cède aux coups redoublés du marteau et se dilate; comment plongé tout brûlant dans l'eau froide, il se resserre et se durcit par une suite de la mollesse que le feu lui a communiquée, et acquiert, par l'impression du froid, cette dureté qu'Homère appelle la force du fer; celui-là, dis-je, ôte-t-il à l'ouvrier le mérite d'avoir fait tout l'ouvrage? Je ne le pense pas. En examinant les propriétés des remèdes que les médecins emploient, on ne détruit pas la science de la médecine. Ni Platon, en affirmant que nous voyons par l'impression de la lumière solaire sur nos yeux et que nous entendons par la vibration que l'air produit dans notre oreille, ne nie sûrement pas que ce ne soit l'intelligence et la sagesse divine qui nous ont donné les organes de la vue et de l'ouïe.

En général, tout effet, comme je l'ai déjà dit, ayant deux causes de son existence, les plus anciens d'entre les théologiens et les poètes ne se sont arrêtés qu'à la plus parfaite; ils appliquaient à tout cette maxime commune:

Jupiter est de tout le principe et la fin.

Ils ne pensaient seulement pas aux causes nécessaires et naturelles. Les nouveaux, à qui l'on a donné le nom de physiciens, suivant une route contraire, ont perdu de vue cette cause si belle et si sublime, et ont tout fait dépendre des substances corporelles, de leurs affections, de leurs impulsions, de leurs changements et de leurs températures; ainsi le système des uns et des autres est incomplet. Les premiers ignorent ou négligent les causes matérielles et physiques, et les seconds les causes efficientes et finales. Celui donc qui nous a le premier fait connaître avec clarté ces deux genres de causes, et a joint à celle qui agit et opère, selon les lumières de la raison, un sujet qui en reçoit nécessairement l'impression, celui-là justifie son opinion et la mienne de toute imputation calomnieuse. En donnant à la divination pour sujet l'esprit humain, et pour instrument le souffle, ou la vapeur qui produit l'enthousiasme, nous ne lui ôtons pas l'influence de la raison et de la divinité. D'abord la terre, qui produit ces exhalaisons, et le soleil, qui donne à la terre, les diverses températures qu'elle éprouve, sont, par une suite de la tradition de nos pères, honorés comme des dieux. Nous ajoutons ensuite que les génies président à la température et qu'ils lui donnent plus ou moins

Cappadoce. L'ocre est la terre rouge des ouvriers, brûlée dans des pots de terre neufs, couverts et bien lutés. Plus le feu a été violent, meilleure elle est. Le mélinum est une couleur blanche qui prenait son nom de l'île de Mélos. C'est une espèce de céruse.

d'activité, afin de contenir le délire et l'enthousiasme de ceux qui en ressentent l'impression, de modérer leur esprit, et de les garantir de tout accident fâcheux. Cette supposition n'a rien d'absurde, rien d'impossible, et ce n'est pas la contredire que d'offrir des sacrifices, de couronner les victimes, et de leur faire des libations avant que de consulter l'oracle.

Les prêtres et les ministres chargés d'immoler la victime, de répandre les libations sur sa tête, d'observer son agitation et son tremblement, ne le font que pour s'assurer si elle sera agréable au dieu. Il faut qu'elle soit pure, saine, exempte de toute corruption dans le corps et dans l'âme. Les signes qui font connaître les dispositions du corps sont faciles à observer. Ils sondent celles de l'âme en donnant aux taureaux de la farine, et aux porcs des pois chiches; s'ils refusent d'en manger, c'est une preuve qu'ils ne sont pas sains. Pour la chèvre, on la soumet à l'épreuve de l'eau froide. Si elle ne remue pas, on la rejette, parce que cette insensibilité, lorsqu'elle est ainsi arrosée d'eau, prouve que son âme n'est pas dans la disposition où elle doit être. Pour moi, quand il serait constamment vrai que la libation bien faite est un signe que l'oracle donnera sa réponse, et qu'un défaut dans cette cérémonie annonce le contraire, je ne vois pas quelle conséquence on en peut tirer contre ce que j'ai dit plus haut. Toute faculté produit bien ou mal son effet naturel, suivant que les circonstances lui sont favorables ou non. Et comme nous ne pouvons pas juger certainement du caractère de ces circonstances, il est naturel que Dieu nous le fasse connaître par des signes.

Je crois aussi que les exhalaisons qui s'élèvent de la terre n'ont pas toujours la même vertu, et qu'elles sont tantôt plus, tantôt moins fortes: la preuve sur laquelle je m'appuie a pour témoins une foule d'étrangers, et tous les ministres qui servent habituellement dans ce temple. La chapelle où l'on place ceux qui viennent consulter l'oracle n'est ni bien souvent, ni dans un des temps réglés, mais par des intervalles purement fortuits, remplie d'une odeur suave, qui, s'exhalant du sanctuaire comme d'une source abondante, affecte les assistants d'une sensation pareille à celle des parfums les plus doux et les plus précieux. Il est probable que cette vapeur est excitée par la chaleur, ou par quelque autre cause locale.

Si cette opinion paraît manquer de vraisemblance, du moins ne peut-on nier que la pythie elle-même n'éprouve en divers temps des impressions plus ou moins vives dans cette partie de l'âme qui est frappé de l'esprit prophétique, et qu'elle ne soit pas toujours aussi bien disposée qu'une harmonie dont les accords ne souffrent aucune variation. Entre les mouvements et les affections pénibles qui agissent sur son corps et pénètrent jusqu'à son âme, il en est beaucoup qu'elle sent, et un plus grand nombre qui lui sont inconnus; lorsqu'elle en est saisie,

il serait mieux pour elle de ne pas approcher du sanctuaire pour y prêter son ministère au dieu, parce qu'elle n'a pas alors toute la pureté nécessaire, et qu'elle est comme un instrument bien fait à la vérité, et bien sonore, mais qui n'est pas d'accord. Le vin n'affecte pas toujours de même un buveur, ni le son de la flûte, un homme sujet à l'enthousiasme. L'un et l'autre se livrent plus ou moins à leur impression, suivant la disposition différente où ils se trouvent.

De toutes les facultés de notre âme, l'imagination est celle qui paraît dépendre davantage des altercations du corps, et en suivre les variations. Rien ne le prouve mieux que les songes. Tantôt notre sommeil est agité par des visions de toute espèce; tantôt nous sommes, à cet égard, dans le calme le plus profond. Nous connaissons tous Cléon de Daulie¹⁰⁹, qui assure que, dans tout le cours de sa vie, et elle a été déjà assez longue, il n'a pas eu un seul songe. Dans des temps plus reculés, Thrasyède d'Hérée fut, dit-on, de même¹¹⁰. Cela vient du tempérament. Les mélancoliques, au contraire, ont fréquemment des songes et des visions, et s'ils y ajoutent plus de foi que d'autres, c'est que leur imagination se portant successivement sur une foule d'objets, elle rencontre quelquefois juste, comme, à force de tirer de l'arc, on frappe quelquefois le but. Lors donc que l'imagination et la faculté divinatrice se trouvent en rapport avec la disposition de l'esprit prophétique, les prophètes sont nécessairement saisis de l'enthousiasme. Si elles sont dans une disposition contraire, ou il n'y a point d'enthousiasme, ou il éclate en un trouble violent, en un désordre convulsif qui le rend absolument sans effet, ou même très dangereux.

C'est ce qui est arrivé depuis peu à la pythie, qui en a été la victime. Des étrangers étaient venus de loin pour consulter l'oracle. La victime, aux premières libations, ne fit aucun mouvement et parut insensible. Les prêtres cependant les continuèrent à l'envi les uns des autres, et à force de l'inonder d'eau, ils la firent, quoiqu'avec peine, entrer en convulsion. Qu'arriva-t-il à la prêtresse? Elle descendit dans le sanctuaire, contre son gré et avec répugnance. Aux premières paroles qu'elle prononça, on reconnut, à l'âpreté de sa voix, qui sortait avec l'impétuosité d'un vaisseau que les flots entraînent, que le dieu n'agissait point sur elle, et qu'elle était saisie d'un esprit muet et malin. Enfin, n'étant plus maîtresse d'elle-même, elle s'élança hors du sanctuaire en poussant des cris horribles et se

¹⁰⁹ Daulie ou Daulis était une ville de la Phocide, qui prit son nom de la nymphe Daulis, fille du fleuve Céphise. Ce fut dans cette ville que Philomèle et Prognée servirent à Térée les membres de son fils. Ce Cléon ne m'est point connu.

¹¹⁰ Turnèbe croit que Plutarque rapporte ce fait de Thrasyède d'après Théopompe. Hérodote, Pomponius Méla et Pline en disent autant des Atlantes. Hérée était une ville d'Arcadie, voisine du Péloponnèse.

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

roulant à terre ; en sorte que tout le monde prit la fuite, non seulement ceux qui consultaient l'oracle, mais le prophète Nicandre lui-même, et tous les prêtres qui l'assistaient. Ils rentrèrent un moment après, et l'emportèrent hors du temple sans connaissance ; elle ne vécut que très peu de jours. Aussi exige-t-on que la pythie se conserve dans la plus grande pureté, et s'interdise tout commerce avec les étrangers. Les signes qu'ils veulent voir dans la victime, avant que de consulter l'oracle, ont pour objet de s'assurer de la volonté du dieu, parce que lui seul peut savoir quand elle est assez bien disposée pour soutenir sans danger l'impression de l'esprit divin.

Cet esprit n'agit pas indifféremment sur tout le monde, ni de la même manière sur tous ceux qu'il aime. Il est, comme on l'a déjà dit, pour ceux qui sont bien disposés, le principe et comme le foyer des affections qui opèrent l'enthousiasme. C'est, à la vérité, une faculté divine, mais qui pour cela n'a pas le privilège de ne jamais s'épuiser ou s'affaiblir et de subsister à l'infini. Le temps altère toutes les substances qui sont dans la région sublunaire. Nous avons toujours été de ce sentiment. Il est même des philosophes qui soutiennent que celles qui occupent les régions supérieures, ne résistent pas à l'action du temps, et qu'incapables de supporter une existence éternelle, elles passent par des altercations rapides d'altération et de reproduction. Voilà des questions que je vous engage à examiner souvent en vous-mêmes, et dont je compte aussi m'occuper. Elles sont sujettes à beaucoup de contradictions et de disputes. Mais comme le temps ne nous permet pas de les approfondir aujourd'hui, renvoyons-en la discussion à un autre moment, avec celle des doutes de Philippe sur Apollon et le soleil.

POURQUOI LA PYTHIE NE REND PLUS SES ORACLES EN VERS

Table des matières

POURQUOI LA PYTHIE NE REND PLUS SES ORACLES EN VERS

Notice.....	5
-------------	---

POURQUOI LES ORACLES ONT CESSÉ

Notice.....	35
Lamprias.....	36



© Arbre d'Or, Cortaillod (NE), Suisse, mars 2005

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Le temple de la Pythie à Delphes, D.R.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / GMV